



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

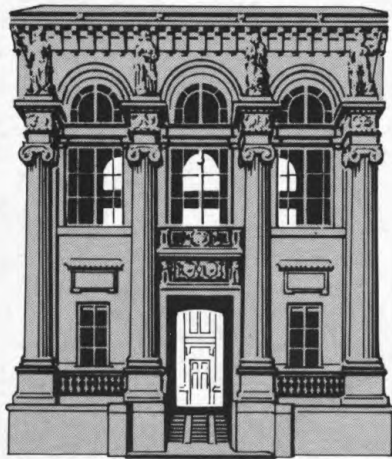
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



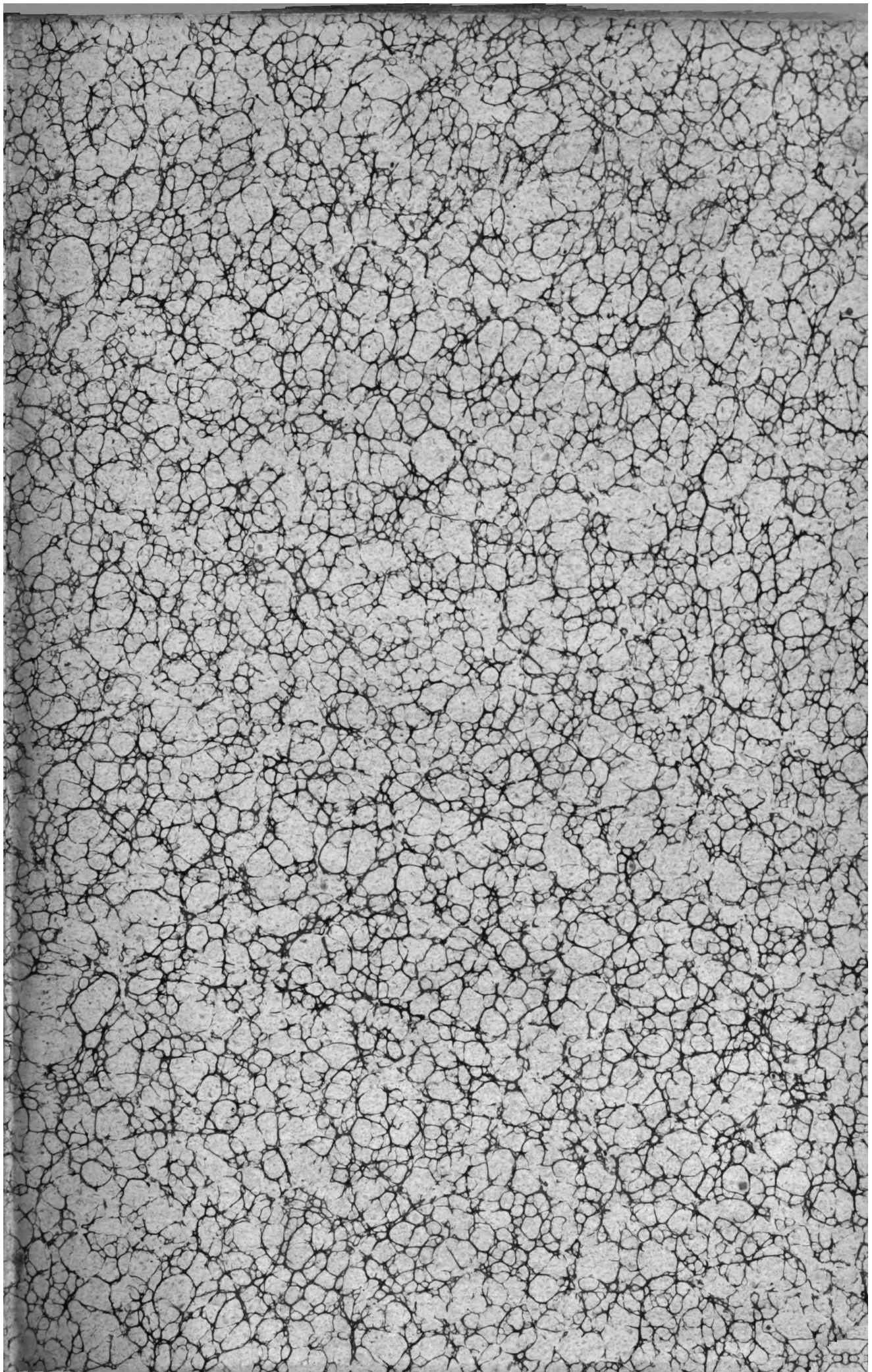
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



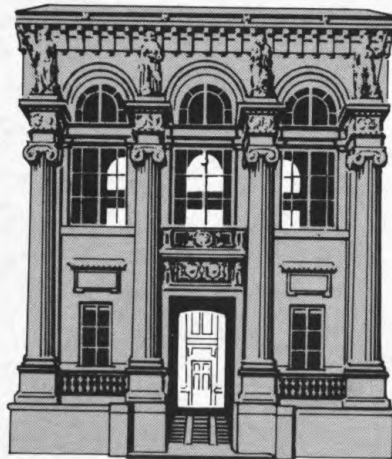
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



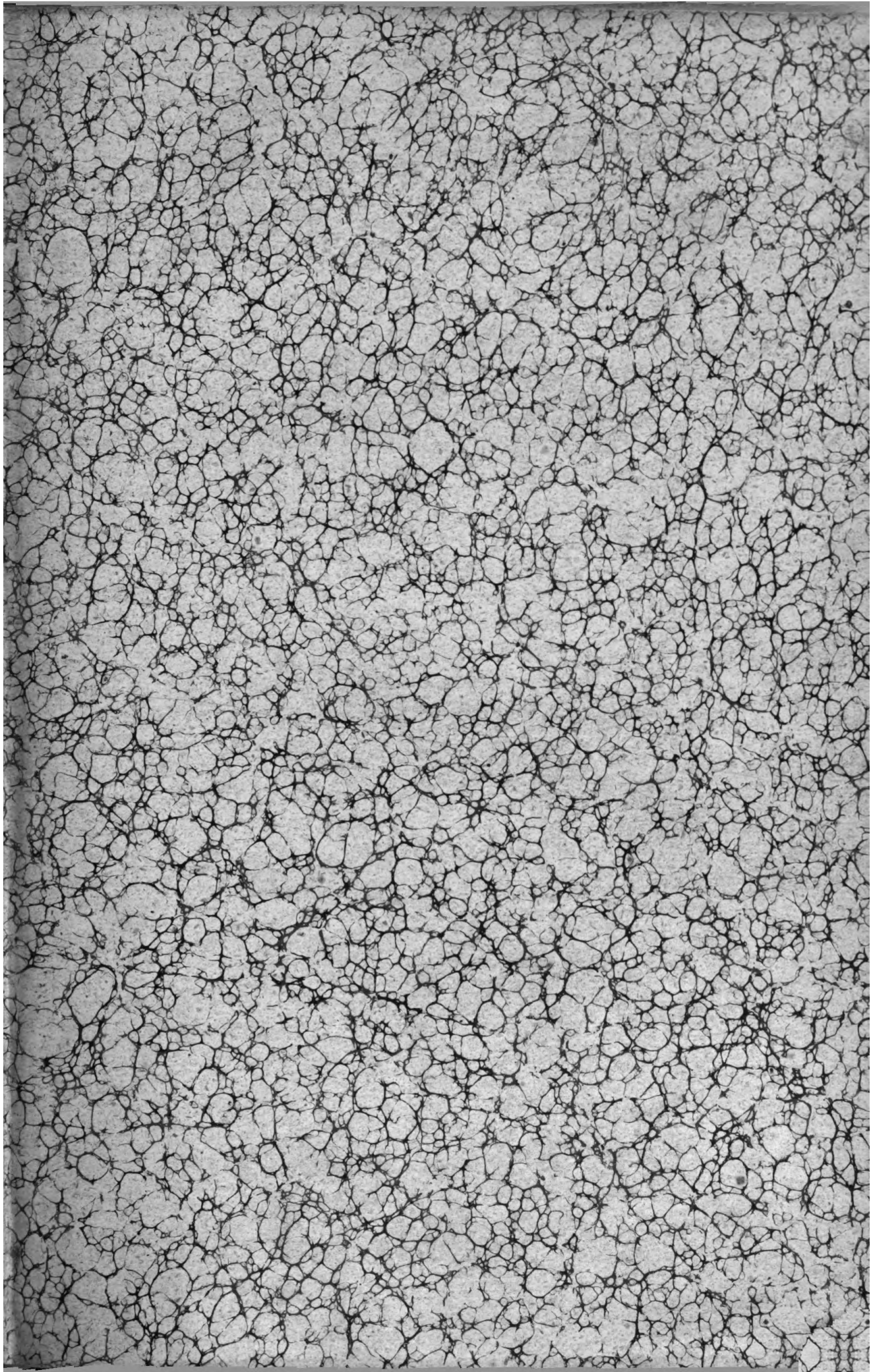
ST. GILES · OXFORD
Vol. Fr. II B. 1898

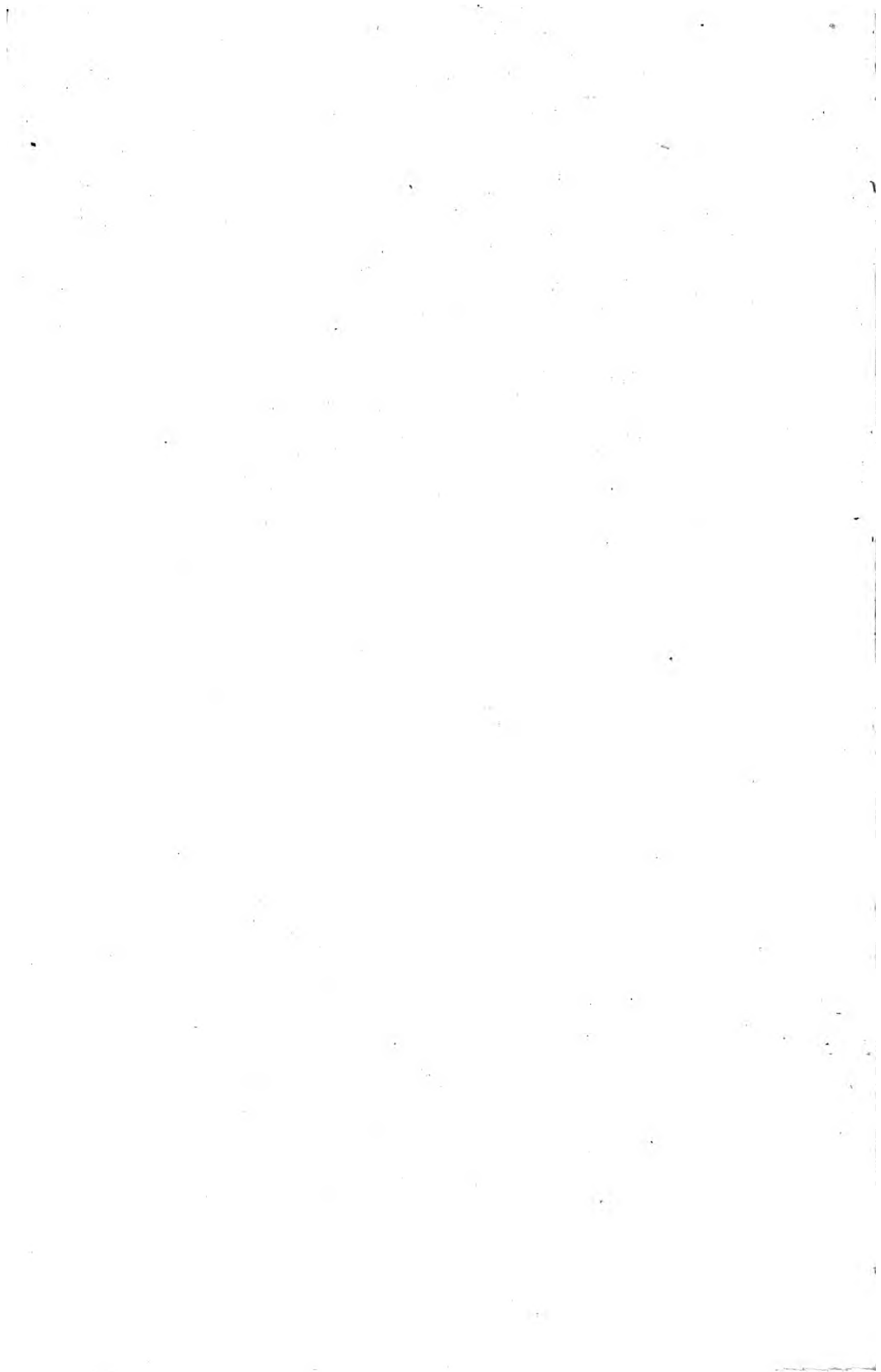


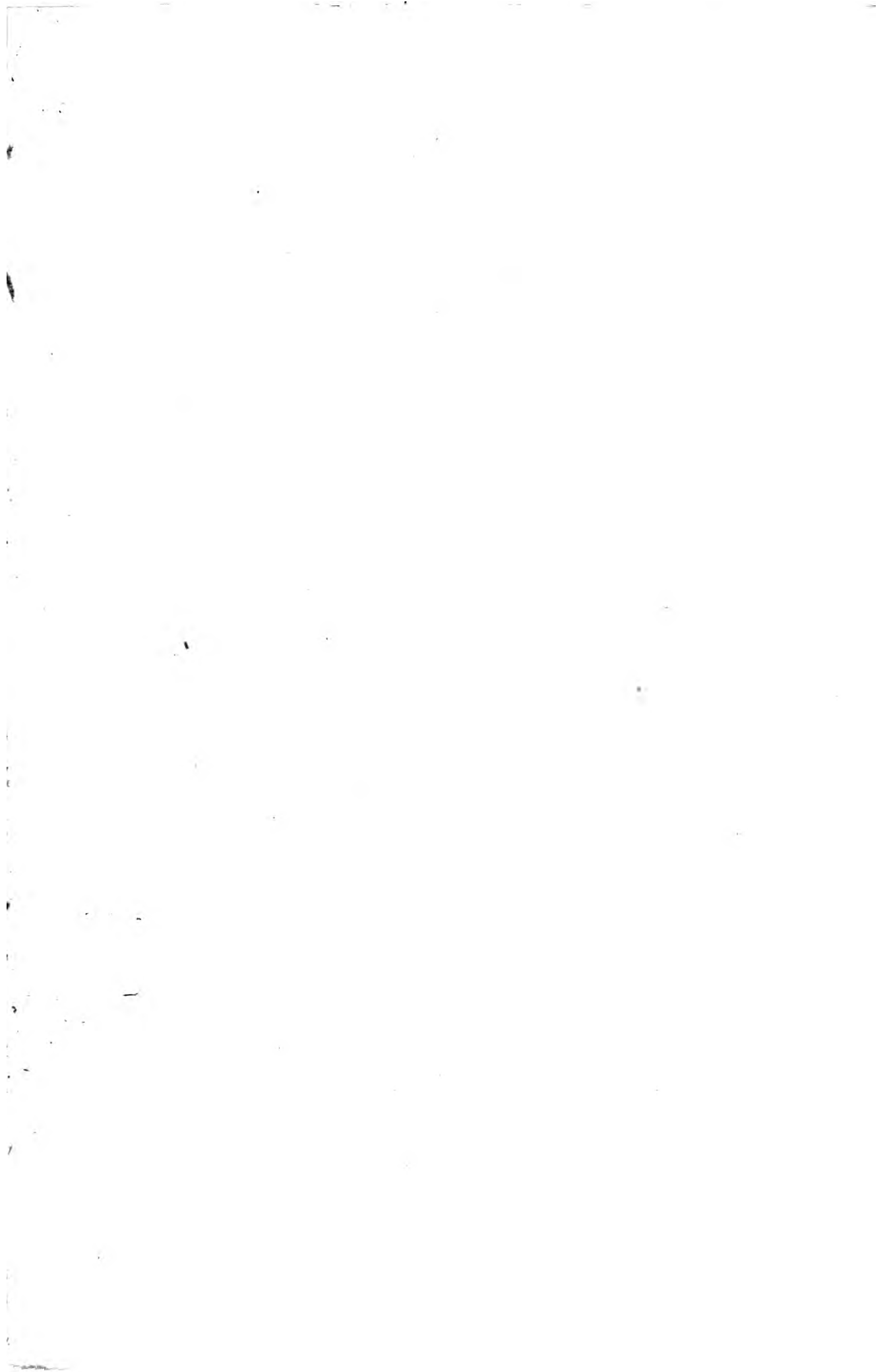
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

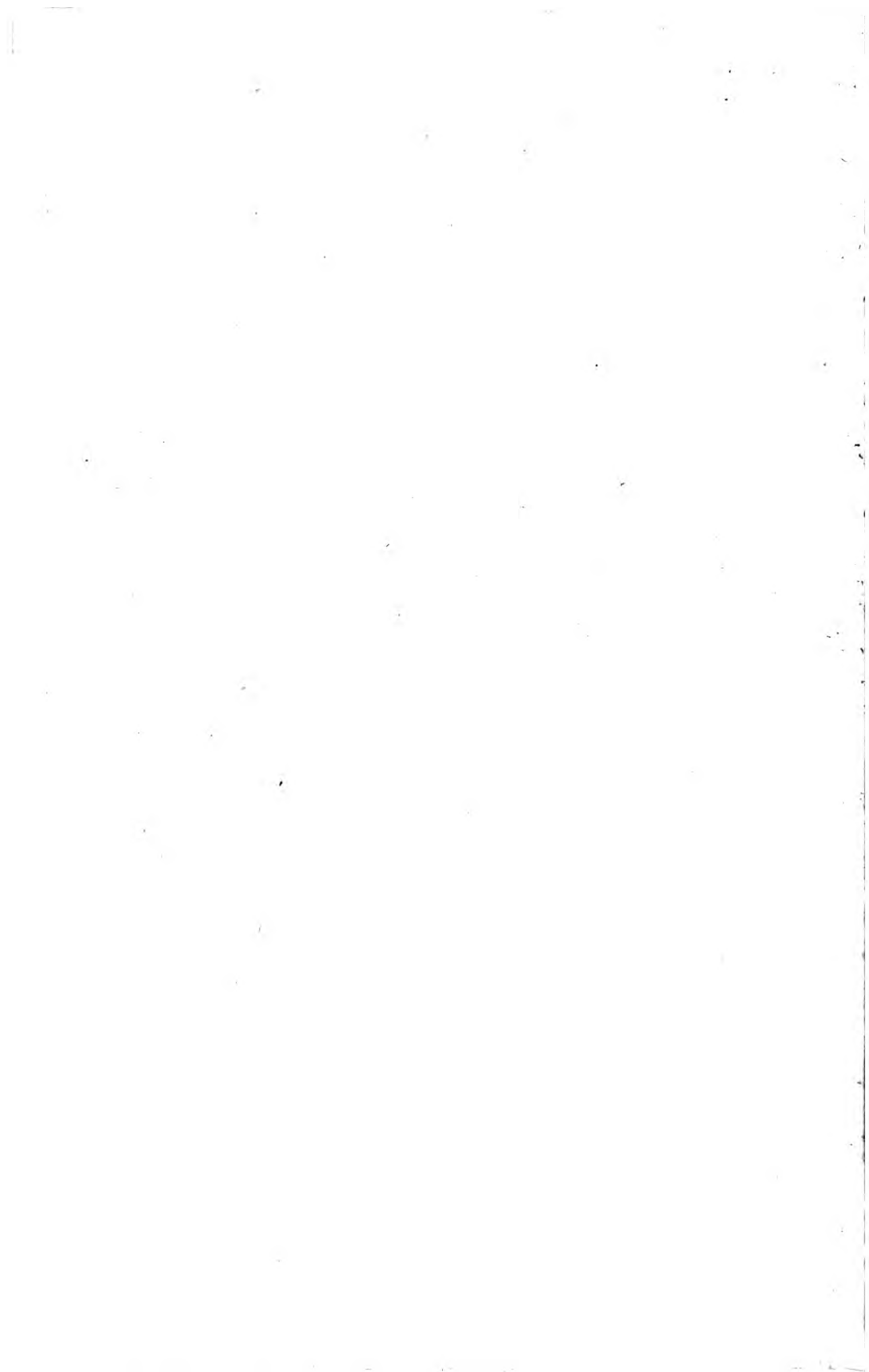


ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II B. 1898









Doral

LES DÉVIRGINEURS,

ET

C O M B A B U S,

CONTES EN VERS,

P R É C É D É S

Par des Réflexions sur le Conte ,

ET SUIVIS DE

FLORICOURT,

HISTOIRE FRANÇOISE.



A A M S T E R D A M,

M. D C C. L X V.



R E F L E X I O N S
SUR LE CONTE.

DE tous les genres d'écrire , le Conte est , sans contredit , celui qui se rapproche le plus de la Nature : il en est l'expression naïve ; il doit en emprunter tous ses ornemens. C'est un enfant qui ne sçauroit nous plaire , qu'autant qu'il nous reproduit les traits de celle à qui il doit la naissance : mais comme il est en nous de tout altérer , en croyant tout perfectionner , à mesure que l'esprit a fait des progrès , le Conte , avec sa simplicité , a perdu son premier charme. Quelques imaginations ardentes & déréglées en ont détourné l'usage & la destination. Ce qui étoit fait pour amuser ou pour instruire , est devenu l'art d'endoctriner.

4 R É F L E X I O N S

les passions , qui ne sont déjà que trop ingénieuses & trop sçavantes.

AU reste , je ne prétends point m'ériger en Moraliste ; malheureusement , par-tout où il y a des hommes assemblés, il faut presque toujours les corrompre pour leur plaire. Je ne m'attacherai donc qu'à la partie du goût , & au caractère particulier des différens Ecrivains qui se sont exercés dans le genre dont il est question.

LES Grecs , qui ont trouvé des Imitateurs ; étoient naturellement vifs , légers , railleurs ingénieux , amoureux de cette Philosophie qui se moque de tout , parce qu'elle n'attache de prix à rien ; estimant plus leurs Poètes que leurs Généraux , & préférant la représentation d'une Pièce nouvelle d'Euripide au gain d'une bataille : ils auroient oublié les maux que leur

SUR LE CONTE. 5

fit la Guerre du Péloponnèse , si on l'avoit mise en Vaudevilles.

ADMIRATEURS excessifs , ou détracteurs cruels , ils persécutoient leurs Sages , défioient leurs Bouffons : c'étoit un Peuple charmant.

Aussi fut-ce à Athènes , où le caractère de la Nation déployoit toutes les nuances , & se jouoit sous toutes les formes , que le célèbre Ecrivain de Samosate (*) jetta les fondemens de sa réputation. C'est-là qu'il prit ce ton de plaisanterie , cette légèreté , cet atticisme que l'on trouve dans ses Contes & dans ses Dialogues : c'est-là qu'il apprit à connoître les hommes. Ce que j'aime sur - tout dans Lucien , c'est ce dédain

(*) *Lucien.*

philosophique, cette noble indépendance qui ne plie que sous le joug de la Raison. Avec lui, la vanité n'a point de subterfuges. Il la poursuit dans son dédale ; il se fait jour à travers ce brouillard d'encens dont les Grands sont enveloppés ; il les apprécie, leur arrache le masque, & les expose à la risée de l'Univers. Il fait descendre les Dieux de l'Olimpe, les Rois de leur trône, les Héros de leur char de triomphe, & tous viennent rougir à ses pieds de leurs vices & de leurs foiblesses. Que ne sert-il d'exemple à ces hommes timides, qui rampent dans le cercle étroit des bienféances ferviles, & qui osent écrire quand ils craignent de penser ? Lucien ne se borne pas à un seul ton : quelle délicatesse, quelle chaleur, quelle grace, dans le récit des Amours de Téomneste ! Le Conte de l'Ane est un chef-d'œuvre de gaîté, de finesse & de narration.

ON a intitulé *Odes* les Œuvres d'Anacréon ; mais la plupart sont en récit , & peuvent passer pour des Contes : tels sont *la Vengeance de l'Amour* , *l'Amour réfugié* , *l'Amour de cire* , & tant d'autres : ainsi je puis en parler ; sans m'écarter de mon objet. Anacréon est ; sans contredit , le Poëte le plus aimable , le plus facile , le plus riant de toute l'Antiquité : malheureusement on l'a défiguré parmi nous. Comment , dans le silence d'un cabinet , peut-on se remplir de ce feu qu'il puisoit dans les yeux de sa Maîtresse , dans le désordre de la table & dans l'entretien de ses amis ? C'est une fleur qui n'a ni éclat ni parfum loin du sol qui l'a vû naître. Ce Poëte est un de ceux qu'il faut laisser dans leur langue naturelle : il est moins difficile de l'égalier que de le traduire.

LE Conte fleurissoit aussi parmi les Romains.

8 *R É F L E X I O N S*

Pétrone, Chevalier Romain , Proconsul de Bithynie , Consul sous Néron , & plus que tout cela , homme de plaisir & de bonne Compagnie , fut un de ceux qui excellèrent dans ce genre. Il trouva le moyen d'avoir du goût sous le regne de Claudius (*) & de la délicatesse à la Cour de Messaline. C'est lui qui étoit chargé de désennuyer l'Empereur , en inventant chaque jour quelque fête nouvelle. Personne n'a porté plus loin que lui la recherche de la volupté , & , si l'on peut le hasarder , l'érudition du luxe & des plaisirs. Il donnoit à la Cour la douce empreinte de son caractère & de son génie. Il respire dans ses ouvrages : c'est par-tout un courtifan délié , un libertin aimable , dont les couleurs sont toujours fraîches & animées , & qui ne peint

(*) *Empereur crapuleux.*

les passions qu'après les avoir senties. Il est certain que la familiarité des Grands, quelque dépravés qu'ils puissent être, est très-utile à ceux qui écrivent. On y retrouve cette aisance, cette politesse, cette aménité, ce je ne fais quoi, qu'on peut appeler le vernis de l'esprit & la fleur de l'imagination. C'est toujours avec distinction qu'ils sont vicieux & ridicules, & peut-être est-ce à Claudius que Pétrone est redevable de son immortalité. Son Conte, appelé *Satiricon*, prouve à quel point il avoit étudié les hommes, & l'on voit dans ses Amours de Circé & de Polyenos & dans sa Matrone d'Ephèse, combien il connoissoit les femmes. Il ne faut point oublier parmi les Italiens Bocace & l'Arioste. L'un plaira toujours par sa gaîté franche & la pureté de son langage : l'autre est un fou plein de génie.

MAIS c'est parmi nous particulièrement que le Conte a fait des progrès sensibles & qu'il a acquis un nouveau degré de perfection. Il faut remonter jusqu'à Rabelais, que j'ai le malheur de ne pas entendre & de ne pas admirer. Je ne conçois rien à sa gaîté hiéroglyphique, à son bavardage éternel, à ses indécentes facéties, & je conçois encore moins du Bellay, Evêque de Paris, qui bannissoit de sa société tous ceux qui ne sçavoient point *Maître* (*) *François* par cœur. Cependant cet enthousiasme peut être excusable. Lorsque Rabelais parut, il ne trouva que des Sots pour Lecteurs, & la disette des bons ouvrages entraînoit nécessairement celle des Juges & des Critiques.

MAROT est précieux par sa naïveté. Les

(*) *Surnom de Rabelais.*

petits Contes de Rousseau (*) le font par leur énergie : il semble qu'ils soient écrits sous la dictée du Dieu des Jardins. Je suis loin cependant d'approuver ce genre d'ouvrages. L'obscénité ne doit jamais fouiller la plume d'un galant-homme.

L'Amour est nud ; mais il n'est point crotté.

CE vers me ramène enfin à notre divin la Fontaine, le plus original peut-être de tous les Auteurs qui ont illustré la France. Tant de longs Poèmes, écrits avec une pompe fastidieuse, ne feront point lus par la postérité, & elle n'oubliera jamais Joconde, l'Oraison de S. Julien & les Cordeliers de Catalogne.

(*) Les Contes de Vergier, de l'Abbé Grécourt & de Verville, Chanoine de Tours, sont en général aussi médiocres qu'indécens.

On a appelé la Fontaine l'*Enfant gâté* de la nature : en effet elle lui a fait des confidences particulieres , & lui a prodigué des secrets que l'on n'arrache ordinairement qu'après bien des efforts. Tout son génie est en instinct : il s'ignoroit lui-même , & il étoit sublime sans le sçavoir. Jamais il n'a cherché les fleurs dont il a semé ses ouvrages : elles se présentoient à lui ; il n'avoit que la peine de les cueillir , & ne se donnoit jamais celle de les arranger. Ses Fables sont un trésor de morale , de goût & de simplicité. On peut regarder ses Contes comme les Archives de l'Amour & de la Galanterie. On lui a reproché la monotonie de ses sujets : mais quelle variété dans les détails ! quelle vérité dans les narrations ! il séduit , il entraîne ; & le plaisir qu'on éprouve en le lisant , ne laisse point la force de raisonner sur ses défauts. Que dis-je ? Ses défauts même sont des

grâces : il est des négligences heureuses ; dans le Conte sur-tout , que glacent nécessairement la recherche & l'affectation. La Fontaine ressemble à ces Beautés à qui le négligé sied mieux que la parure.

POUR le bien juger, il faut lire ce qu'en a dit dans son Epître aux Poëtes M. Marmontel, qui lui-même a fait des Contes charmans. Dans leur genre ils peuvent servir de modèles. Il a écrit pour son siècle : il a saisi les nuances qui caractérisent nos mœurs. Son style est pur , élégant, plein de grâce & de précision. Ses Contes , en un mot, sont l'ouvrage d'un homme du monde, d'un Philosophe aimable & d'un Moraliste ingénieux.

CEUX de Guillaume Vadé sont un phénomène de la vieillesse de M. de Voltaire. Après

Mahomet & les Tu & les Vous, la Henriade & la Pucelle, l'Histoire universelle & tant de Madrigaux ! il ne lui restoit plus qu'à faire des Contes. Ils ont été avidement reçus par ce même Peuple qu'il traite avec tant de rigueur dans son Discours aux Velches. On lui a reproché cette invective contre une Nation pour laquelle il a daigné écrire, mais qui lui en a tant de fois temoigné sa reconnoissance. M. de Voltaire le sçait : nous sommes de toutes les Nations celle qui admire de la meilleure foi & qui respecte le plus superstitieusement les réputations qu'elle a faites. Peut-être à ce titre seul devoit-il nous ménager & ne point avilir ses adorateurs ? On peut répondre à cela que les hommes supérieurs ne sont point soumis à toutes ces petites conventions qui emprisonnent un esprit foible. L'ingratitude, d'après certaines gens, n'est

souvent que l'appréciation juste des bienfaits & des bienfaiteurs, & le sentiment victorieux de sa propre supériorité. L'encens des mortels, pour parler le langage poétique, ne doit point flatter les Dieux, & ils foudroient sans pitié ceux qui leur bâtissent des Temples.

AU reste on ne peut qu'admirer l'heureuse fécondité de cet immortel Ecrivain. Il réunit tous les tons, se plie à tous les goûts, & embrasse, si l'on peut le dire, les deux pôles du monde littéraire. Il instruit, il amuse, il quitte quelquefois la table d'or de Sénèque pour le tonneau de Diogène; mais ce qui surprendra toujours, c'est que dans un âge avancé, il ait conservé cette gaîté folâtre, absolument perdue depuis ce bouffon philosophe, qui fut malade & plaisant toute sa vie; & nous sommes fort heureux qu'il existe à Genève un vieillard.

pour nous faire rire , dans un siècle où nos jeunes gens sont presque tous d'une tristesse insupportable.

TELLES sont mes réflexions sur tous ceux qui se sont distingués dans le genre du Conte. Développer leur caractère particulier , entrer dans le détail de leurs beautés , c'est , je crois , indiquer le précepte & le dépouiller de sa sécheresse & de son insipidité.

L'ÉTUDE des grands modèles vaut mieux que toutes les leçons de nos prétendus Législateurs. Horace , Vida & Boileau réunis ne formeront jamais un Poëte : ils ont mis en vers de belles & d'harmonieuses inutilités. C'est par ses fautes & ses écarts que le génie s'éclaire. Ainsi , sans vouloir donner des leçons , je hazarderai mon sentiment sur le genre de
Conte

Conte que je crois le plus fait pour réussir parmi nous.

C'EST chez le Peuple que la Fontaine a pris les principaux traits de ses tableaux : il a peint la nature *bourgeoise*, si l'on peut le dire, & il l'a peinte avec des couleurs si vraies, qu'il feroit indiscret de travailler après lui sur un fond qui lui appartient, & qu'il a orné de toutes les grâces de son génie. D'ailleurs, nous sommes dans un siècle où la chimere du *bon ton* préside aux productions légères, & fait leur succès. J'entens ce mot de *bon ton* retentir de toutes parts, & je ne l'ai jamais entendu définir. C'est qu'en effet il n'a aucun sens déterminé. On le doit à l'amour-propre de quelques sociétés brillantes qui ont régné pendant quelque tems, & qui ont voulu absolument retrouver dans nos ouvrages l'empreinte de

18 *RÉFLEXIONS*

leur esprit, la frivolité de leur goût, & cette élégance efféminée que tant d'Ecrivains modernes ont prise pour du talent. Quoiqu'il en soit, il faut jusqu'à un certain point adopter cette chimère.

CE qu'on appelle la bonne compagnie est, comme les autres Ordres de Citoyens, fertile en intrigues amoureuses, en aventures plaisantes, en caractères dignes du Conte. Pourquoi nos Marquis, nos Barons & tous nos Éléans Titrés ne remplaceroient-ils pas les Payfans, les Valets & les Muletiers, personnages si distingués dans la Fontaine ? Pourquoi, à la place de Cataut, de Perrette & de Magdelaine ne peindroit-on pas nos jolies femmes, qui, sous les pompons de l'art, tiennent encore de si près à la nature ? Enfin, pourquoi la Poésie n'embelliroit-elle pas de ses couleurs

le plan que M. Marmontel a si bien exécuté en prose ?

Nous avons encore le conte philosophique dont M. de Voltaire nous a donné des modèles dans son Memnon & son Zadig , & qui s'est renouvelé depuis peu dans la Reine de Golconde , ouvrage ingénieux où respirent la gaîté & la bonne plaisanterie , digne en un mot de son Auteur qui peut , en se jouant , nous rendre Hamilton & Chaulieu ; cela vaut bien la peine d'écrire. Ce genre sur-tout ne doit pas être négligé ; il est conforme à nos mœurs , à notre goût , à notre caractère ; la morale y disparoît sous le voile de l'enjouement ; voilà ce qu'il nous faut , nous aimons la vérité , pourvu qu'on nous la dise en riant ; & ce n'est qu'en nous amusant , qu'on peut nous rendre meilleurs.

20 *RÉFLEXIONS SUR LE CONTE.*

JE ne m'étendrai point davantage sur des idées que je ne fais que rajeunir ; je souhaite qu'elles réveillent l'émulation pour un genre qui réunit l'agrément à l'utilité, & me paroît moins épuisé que beaucoup d'autres. Les trois Contes qui suivent sont un essai que j'offre au Public. J'attends son jugement, pour lui en présenter de nouveaux, ou les ensevelir dans mon porte-feuille.





G. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.

LES DÉVIRGINEURS ,

CONTE.

VERS ces beaux lieux , que l'Oïse fertilise ;

Où , loin de nous , regne encor la franchise ,

Séjour heureux , & dont les habitans

Sont fort têtus , mais fort honnêtes-gens ;

Dans leur Châtel , vivoient jadis trois frères ,

Jeunes tous trois , tous trois bien infolens ,

Et des propos ne s'embarassant guères.

On respectoit leur richesse & leur nom

Si l'on osoit hazarder quelque plainte ,

Ils menaçoient : au défaut de la crainte ;

Leur or brilloit ; l'or a toujours raison ;

Et chaque jour augmentant leur enceinte ;

Ces bons Seigneurs ravageoient le canton.

22 LES DÉVIRGINEURS,

Chaque matin leur meute meurtrière
Se répandoit dans les bois, dans les champs,
Donnoit l'alarme à la Province entière,
Et renverfoit les bleds encor naissans.
Le Laboureur fuyoit dans sa chaumière,
Et sur son dos emportoit ses enfans.

Ce n'étoit rien : vrais fléaux des familles,
A travers prés, dans leur emportement,
Ils s'en alloient donnant la chasse aux filles,
Qu'ils violoient impitoyablement.
Rien ne pouvoit lasser leur convoitise :
On les nommoit les trois Dévirgineurs:
De douze à vingt, tout étoit à leur guise:
Sous une faux ainsi tombent les fleurs.
Au coin d'un bois, le long d'une garenne,
Ils vous happoient un tendron effrayé :
Ils violoient en chambre, comme en plaine :

De l'innocence ils n'avoient point pitié.
Les malheureux ! tremblante, désolée ,
La Picardie étoit dépucelée ;
Chacun trembloit : maintes mères en pleurs ,
Trop tard hélas ! posoient des sentinelles ,
Maudissant bien les trois Dévirgineurs ,
Et le respect qu'ils n'avoient que pour elles ;
Car c'étoit là le comble des horreurs.
Manquant de proie , à la fin nos Alcides
Se repositoient ; même il couroit un bruit ,
Que de tels faits leur cœur étoit contrit.
Filles d'aller , & d'être moins timides :
Très-aisément la beauté s'enhardit.

Dans le débris de tant de pucelages ,
Tous enlevés avec indignité ,
Comme une rose , échappée aux orages ;
Intact encore , un seul étoit resté ,

24 *LES DÉVIRGINEURS,*

Ce pucelage étoit celui d'Annette :
Annette étoit la nièce d'un Curé,
Qui, tout en Dieu, vivant très-retiré,
La déroboit à la vue indiscrete
De tout pécheur, de desirs dévoré.
Notre Curé desiroit en cachette.
De ce trésor, envié du mondain,
Déjà, dit-on, il convoitoit les charmes.
L'Apôtre en vain se tenoit sous les armes :
Du noir esprit l'aiguillon clandestin
Le stimuloit : la grace étoit muette ;
La grace enfin laissoit parler Annette.
Digne d'un Sage, ou d'un Prédestiné,
Un sein naissant, que la rose couronne,
Voilé toujours & toujours soupçonné,
Enfle & rougit le lin qui l'enprisonne.
Elle avoit vu fleurir seize printems :
Sans autre soin, sa main timide & pure

Dans

Dans un jardin cueilloit ses ornemens ;
Et ses seize ans lui servoient de parure.
Pour un Curé, ces simples agrémens
Naïssent, croissent, sous l'œil de la Nature.

Notre Prélat régné en Maître absolu ,
Disposé seul de cette ame facile ,
Lui fait tout faire , au nom de l'Évangile ,
Et se prépare à des plaisirs d'Élu.
S'il est malade , il est soigné par elle :
C'est pour lui seul qu'Annette s'embellit :
Elle le choye , en nièce bien fidelle ,
Ourle son linge , & bafine son lit.

C'étoit un fort assez doux pour un Prêtre :
Mais Dieu par fois veut éprouver ses Saints ,
Se sert de tout , pour leur faire connoître
Et son pouvoir & ses vastes desseins.

26 *LES DÉVIRGINEURS,*

Il étoit fête au plus prochain village,
Fête célèbre ; on dançoit tout le jour.
Dans le canton c'étoit un vieil usage
Sans doute aussi l'on se faisoit l'amour ;
Et , pour cela , les Filles d'alentour
Se rassembloient sous un antique ombrage.

Annette sent battre son jeune cœur
Dès qu'elle voit approcher la journée
Aux jeux d'amour , aux danses destinée,
Et va trouver son oncle avec fraïeur.
L'oncle benin sourit & la rassure :
Un tel début paroît d'un bon augure.
Annette alors du Prêlat prend la main ;
Adroitement on le flatte , on l'embrasse :
En l'embrassant , on demande la grâce
D'aller danser dans le hameau voisin.
Notre Pasteur & menace & s'emporte.

Comment ! dit-il ; & les Dévirgineurs !
Chassez, chassez ces desirs tentateurs.
Annette insiste, Annette est la plus forte ;
S'en va toujours baifant le bon Curé,
Qui n'en peut mais : immobile , enivré ;
Il permet tout , & dans son trouble extrême ;
Il est tout prêt d'aller danser lui-même.

Voici le jour : que ce jour est serein !
D'un feu plus doux brillent les yeux d'Annette,
Elle choisit son juste gris de lin :
Près d'une eau pure elle fait sa toilette ;
En les cachant, embellit ses appas :
Elle est parée, & ne s'en doute pas.
Incessamment Colin va la conduire.
De ce Colin craïonnons le portrait :
C'est du Curé le confident secret,
En travaillant on le voit toujours rire :

28 *LES DÉVIRGINEURS,*

Du Presbitère il a tout fardeau ;
Fait le jardin , va , vient , revient , s'empresse ,
Sçait manier la plume & le rateau ;
Chante au lutrin , ou bien répond la Messe ;
Fauche les bleds , ou taille les bosquets ;
Et pour Annette assortit des bouquets.

Annette est prête , & monte sur son âne ,
Qui lourdement bondit & se pavane ,
Tout orgueilleux de porter tant d'attraits.
On part enfin : notre guide rustique
Gaîment frédonne un air faux & gothique.
Annette aussi , sans prévoir son destin ,
Trompe en chantant les ennuis du chemin.
Ne craignant rien , & songeant à la fête ,
Ils cotoyoient l'épaisseur d'un taillis.
Voilà-t-il pas que nos trois étourdis
Viennent soudain troubler ce tête-à-tête.

Ah ! croïez-moi ; cessez votre chanson :
Vous allez bien chanter d'un autre ton ,
Lui dit Colin : vous voïez les trois frères ,
Plus que les Loups , la terreur des Bergères :
Car Dieu merci , grace à ces trois fléaux :
Je n'avons plus ni filles ni perdreaux.

Messieurs, Messieurs, elle n'est point pucelle ,
Leur cria-t-il ; stila n'est pas pour vous :
Elle est ma femme , & je la foutians telle ;
Elle est ma femme , envers & contre tous ;
Demandez-lui si je ments , que je meure
Foi de Colin. Tant - mieux , à la bonne heure ,
Monsieur Colin ! mais puisqu'il est ainsi ,
Tu parais fort ; elle est jeune , elle est belle ;
Use à l'instant , de tes droits de mari :
Vite maraud ; pucelle ou non pucelle ,
C'est le moyen de la mettre à l'abri.

30 LES DÉVIRGINEURS.

Colin balance, &, dans cette détresse,
De son Pasteur respecte encor la nièce.
Lors furieux, nos trois Alguasils
Sur lui tout droit braquent leurs trois fusils,
Voulant par là provoquer sa tendresse :
Il faut opter ; Annette, ou le trépas ;
Mais en plein air, à l'instant, en présence
De trois témoins, prendre ainsi ses ébats,
Et défricher le champ de l'innocence !
Je ne voudrois me voir en pareil cas.
J'en connois cent ; j'en connois plus de mille,
De nos amans les plus avantageux,
Qui trouveroient ce pas-là difficile :
Fusils braqués épouvantent les jeux.
Mais tout est bon aux amours de village ;
Ils sont hardis, robustes, pleins de feu,
Peu leur importe ou le temps, ou le lieu ;
Moins séduisâns, ils ont plus de courage :

Notre Colin est de ces amours-là :
Bref, dans Colin la nature parla.
Son choix est fait ; il vous emporte Annette
Entre ses bras ; puis sur l'herbe il la jette.
Puis . . . peignez-vous le trouble, les douleurs
D'une innocente à qui l'amour prépare
Ce rude assaut, & qui voit un barbare
Tout prêt hélas ! . . . je conçois ces fraieurs.
D'une voix foible, ah ! du moins, lui dit-elle
Mon cher Colin, mon ami, fais semblant.
Oh ! ma fi non : voyez, Mademoiselle ;
Ils me tueroient : le point est important :
Résignez-vous . . . le voilà qui butine
Roses & lis ; au grand jour il produit
Deux pieds charmans, une jambe divine,
Cuisses, Dieu sçait ! & tout ce qui s'enfuit.
Il voudroit bien, en amant qui sçait vivre,
Cacher Annette aux yeux des trois coquins.

32 *LES DÉVIRGINEURS,*

Qui l'assailloient de leurs regards malins :
Mais le plaisir & l'égare & l'enivre.
Contre ce Dieu tous les efforts sont vains,
Il guide seul les mains du bon Apôtre :
Une voiloit ce que découvroit l'autre.
Malgré Colin, mille trésors secrets
D'un homme saint douce & frêle espérance !
Sur la verdure étalent leurs attraits.
Aux premiers cris succède le silence ;
Et , pour ne point partager ces forfaits ,
Sans doute Annette a perdu connoissance.

Et nos témoins, que font-ils devenus ?
Ils font partis, en éclatant de rire.
Pour nos amans, sans discours superflus,
Bien le sçavez, ils font dans le délire,
Dans ces momens, que l'on ne peut décrire,
Leur bouche est close, & leur œil ne voit plus ;

L'âne

L'âne, près d'eux, erre dans la prairie ;
Et les contemple avec un œil d'envie.

De leurs transports ils reviennent enfin.
Annette pleure, en regardant Colin.
D'aller danser on n'a plus le courage :
Il faut, tout droit, regagner son village.
Sans dire mot, ils cheminent tous deux.
L'une gémit, tremble, baisse les yeux :
Comment d'un Oncle affronter la présence ?
De temps en temps, l'autre pousse un soupir,
Se reprochant les pleurs de l'innocence,
Et tout honteux d'avoir eu du plaisir. . .

Bref, le Curé découvre le mystère.
On prévoit bien quelle fut sa colère.
Un terme vint, qu'il fallut se calmer.
Il s'apaisa pour l'honneur de sa Nièce.
Il approuva leur naïve tendresse :

34 *LES DÉVIRGINEURS, CONTE.*

Colin aimoit ; il s'etoit fait aimer.

Le Ciel de tout sçait tirer avantage :

Cet accident fit un hymen heureux ;

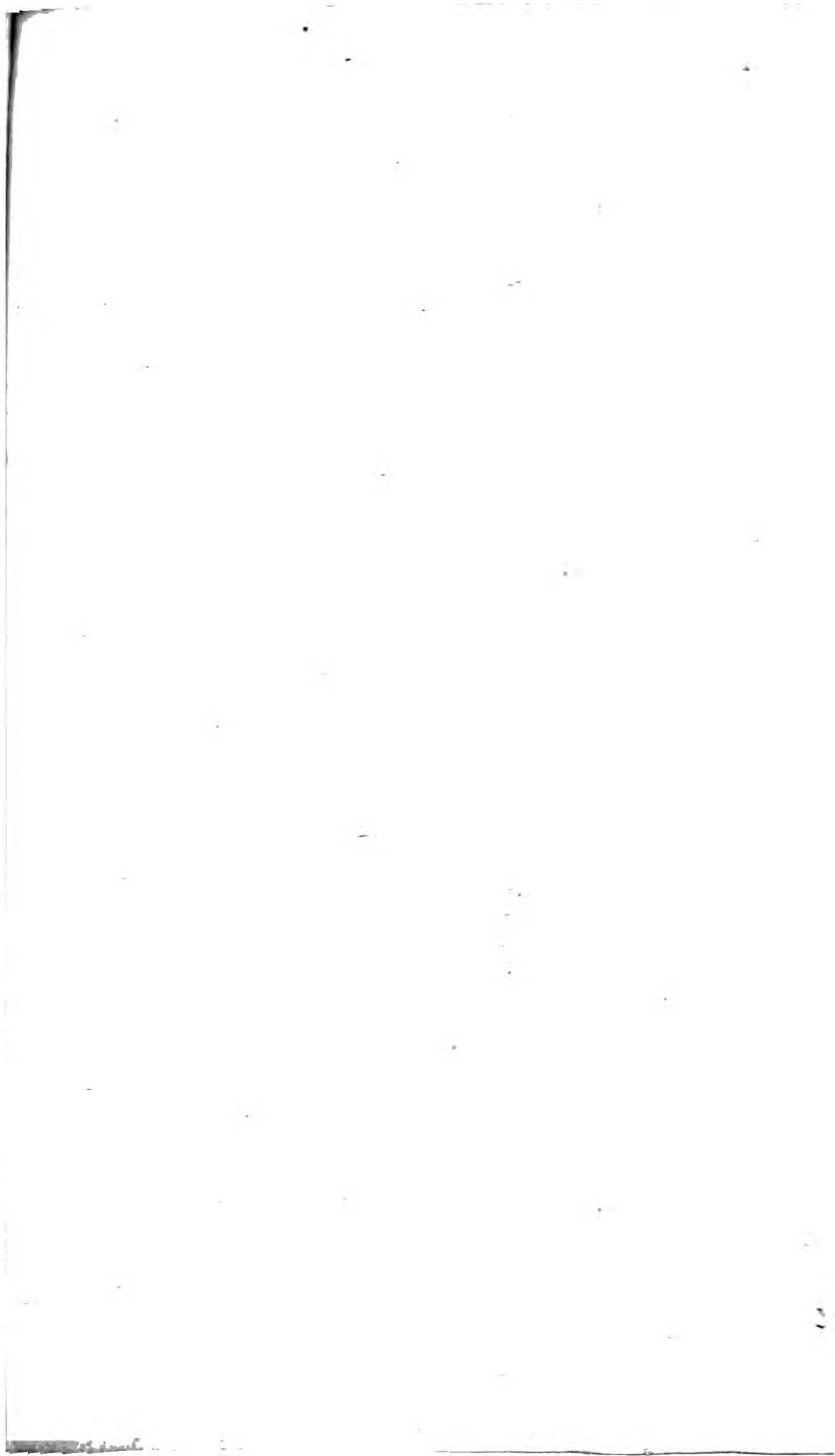
Sous l'œil de l'oncle ils tenoient leur ménage ;

Entreméloient le travail & les jeux ;

Furent constans ; & , grace à l'Être sage ,

Par une voie inconnue à nos yeux ,

De trois brigands leur bonheur fut l'ouvrage.





Ch. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.

COMBABUS*,

CONTE MORAL.

LA Reine de Syrie avoit rêvé, dit-on,
 Qu'il lui falloit bâtir un beau Temple à Junon;
 Et partir sur le champ pour la ville sacrée.
 Ce que rêve une Reine est chose révéree.
 Les Mages font mandés; on règle le départ;
 Même Sa Majesté craint de partir trop tard.
 Le Roi n'ose opposer la foible voix des Sages.
 Au rêve de sa femme, appuyé par les Mages.
 Sans mot dire, il consent qu'elle quitte la Cour.
 Et la Religion l'emporte sur l'Amour.

** Ce sujet est historique. Il est tiré du Dictionnaire de Bayle; à l'Article Combabus.*

J'en suis édifié. Pour comble d'indulgence !
Cet époux, (son défaut n'étoit pas la prudence) ;
Veut qu'un Syrien jeune & choisi de sa main,
Accompagne Madame, & l'amuse en chemin.
Les Rois font quelquefois meilleurs maris que d'autres ;
Et, s'ils ont leurs défauts, n'avons-nous pas les nôtres ?

Depuis plus de six mois, l'œil des Dames d'honneur
Commençoit à lorgner un très-joli Seigneur.
Combabus est son nom : la fraîcheur du bel âge,
Tant prisée à la Cour, brille sur son visage.
Par les veilles son teint n'est point endommagé,
Du plus beau sourcil noir son œil est ombragé ;
Et divers attributs, que le sexe apprécie,
Promettoient un Hercule aux Vénus de Syrie.
Vaine apparence, hélas ! & trop crédule espoir !
Ce jeune Combabus, (pouvoit-on le prévoir ?)
Logeoit sous tant d'attraits une âme inaccessible.

CONTE MORAL. 37

Qu'importe qu'on soit beau , quand on est insensible ;
Il entroit fort avant dans la faveur du Roi ;
Lui plaire & le flatter , c'étoit là son emploi.
Craignant de se livrer à d'innocentes flammes
Ce monstre avoit vingt-ans, & n'aimoit point les femmes !
L'effain des doux plaisirs , toujours si séducteur ,
Voloit autour de lui , sans effleurer son cœur.

Son Maître cependant l'accabloit de carettes ,
Aux yeux des courtisans , le combloit de largesses ;
Orgueilleux en secret d'avoir un favori
Qui sçût pour lui complaire , être plus sot que lui.
Il nomme Combabus pour suivre son épouse ;
Contre les noirs accès de son humeur jalouse
Ce choix le rassuroit. Notre auguste mari
Crut , avec Combabus , son honneur à l'abri .
Voilà notre benêt que ce choix désespère.
On a voulu le perdre ; à la Reine il va plaire ;

Conséquemment déplaire à Monsieur son époux :
Il croit déjà le voir enflammé de courroux.
Plus de faveur pour lui ; plus d'accès près du Trône ;
La Reine va l'aimer ! c'est la mort qu'on lui donne.
Tels étoient à-peu-près ses discours orgueilleux ;
Les Sots , presque toujours , font fort présomptueux.
Chez lui , tout contristé , Combabus se retire ;
Il songe à son destin , se lamente , soupire :
Du voyage fatal il maudit les apprêts ;
Il maudit Stratonice , avec tous ses attraits ;
Car malheureusement elle étoit jeune & belle ,
Friande de l'intrigue & de la bagatelle.
Quelle horreur , s'il falloit , pour la défennuier ,
Trahir , tromper son Maître & le cocufier !
Un cocu sur le trône est toujours redoutable ;
Et , quand il est jaloux , il est inexorable.
Que fait donc Combabus ? On ne le croira pas.
En vain l'amour frémit , & lui retient le bras ;

Ce froid Ambitieux , dans sa lâche folie ,
Ose attaquer en lui les sources de la vie :
Il s'enlève ce bien , à tout Mortel si cher ;
Et qui , dans Abailard , déplut tant à Fulber.
Il s'immole à l'attrait d'une chimère vaine ,
Et se réduit à rien. . . . pour attraper la Reine.
Le tout dans une boîte est bien empaqueté :
Au Roi , son bon ami , le tout est présenté.
O grand Roi ! lui dit-il , Combabus vous en prie ,
Gardez bien ce dépôt , que ma main vous confie :
Ne l'ouvrez point sur-tout : il n'est pas temps encor
De produire au grand jour un si rare trésor.
Le Monarque enchanté , lui dit , sois sans allarmes.
Sur la boîte lui-même il appose ses armes ,
Et la fait , devant lui remettre avec éclat
Au lieu , qui renfermoit les Fastes de l'Etat.

Cependant Stratonice à s'éloigner s'apprête ;
Le jour de son départ lui semble un jour de fête.
L'or & les diamans brillent sur ses habits ;
Dans ses cheveux treffés éclatent les rubis ,
Et le front plus serein de la jeune Princesse
Étincèle des feux d'une douce allégresse.
Les Eunuques , les Noirs , les Nains & les Muets ,
Monstres suivant la Cour , relèvent tant d'attraits.
Déjà les Eléphants , levant leur tête altière ,
Au son des instrumens , du pied frappent la terre ,
Traînent un char pompeux , peint de mille couleurs ,
Agitent fièrement leurs panaches de fleurs ;
Et la Reine , au milieu d'un Peuple ivre de zèle ,
En quittant son époux , paroît cent fois plus belle.

Combabus dans son char s'assied à ses côtés.
Quel rang , & quels honneurs ! qu'ils sont peu mérités !
D'un rapide coup d'œil la Reine le mesure ,

Et même elle en conçoit un assez doux augure.
 Comme elle se trompoit ! sur elle Combabus
 N'ose lever ses yeux égarés & confus ;
 Il pâlit, il rougit : près d'un objet aimable,
 Dans ce cruel état , qu'on est sot & coupable !
 Par quel excès d'audace & de témérité ,
 Ose-t-on , sans desirs, approcher la beauté !
 Et , n'ayant plus de droits, ne vivant plus qu'à peine,
 Respirer froidement le feu de son haleine !
 Plus Combabus se trouble , & plus il a d'appas ;
 Ce trouble est excusé comme un tendre embarras ;
 Il est d'un feu naissant la preuve la plus sûre ,
 Et c'est la Majesté qui combat la Nature.
 La Reine ainsi l'explique ; & la Reine soudain
 Laisse errer sur sa bouche un sourire enfantin.
 Combabus lui répond par un autre sourire ,
 Que l'on croit expressif , & qui ne veut rien dire.
 Ils voyagent ainsi , déconcertés , distraits ,

En souriant toujours & ne parlant jamais :
Stratonice se livre au charme qui l'entraîne ;
Stratonice étoit femme , avant que d'être Reine ;
Préféroit le plaisir à l'éclat de sa Cour ,
Et ne prétendoit point effaroucher l'Amour :
Elle met dans ses yeux ce qu'il faut pour instruire
L'Amant qui n'ose encore avouer son martyre.
Tantôt , c'est une douce & paisible langueur ;
Tantôt , c'est le desir & sa naïve ardeur.
Un voile transparent se dérange , s'entr'ouvre ,
Et de sa Majesté le beau sein se découvre.
Combabus n'entend rien : tout sert à l'effrayer ,
Et la Reine à la fin commence à s'ennuyer.

Ils passent près d'un bois dont le feuillage sombre
Contre les feux du jour sembloit offrir son ombre.
Stratonice y descend , le desir la conduit ,
Son cortège demeure , & Combabus la suit.

Toujours au fond du bois va se cacher la Reine ;
Vers le chemin toujours Combabus la ramène.
Ils s'égarerent enfin : quels parfums ! quel zéphir !
Dit Stratonice : ici tout paroît s'embellir ;
On y peut respirer sans témoin , sans contrainte ;
Et le timide Amour n'y connoît plus la crainte.
Je préfère ces bois à ces Palais brillans ,
Où jamais on n'échappe à l'œil des Courtifans,
Je veux m'y reposer sous ce dais de verdure ,
Venez à mes côtés contempler la Nature.
Approchez , Combabus. La Reine en même temps
Laisse tomber sur lui ces regards éloquens ;
Ces regards décisifs , que l'Amour interprète ,
Organes du desir , signal de la défaite.
Combabus , la fixant avec tranquillité ,
Sur ce front amoureux glace la volupté.

Stratonice se lève : une rougeur charmante
Anime encor son teint , & la rend plus touchante.
Une grotte plus loin se présente à ses yeux ,
Une eau vive entretient la fraîcheur de ces lieux :
Cent arbrisseaux unis y forment une voute ,
Que la main de l'Amour y construisit sans doute.
Quel froid vient me saisir , dit la Reine en entrant ;
Elle tombe à ces mots sur un gazon naissant ,
Et tombe , sans songer à voiler mille charmes ;
Son œil sembloit mouillé de quelques feintes larmes :
Ses lèvres conservoient leur plus bel incarnat ;
Son teint dans ce moment avoit tout son éclat ;
Mais enfin Stratonice étoit évanouie :
Car c'étoit , comme en France , un usage en Syrie ,
Un art très-innocent , qu'elle sçut employer ,
Pour enhardir un peu son benêt d'Ecuyer.
Sans trouble , sans frayeur , il avance près d'elle.
Stratonice soupire , & Combabus appelle.

Eunuques , Médecins & Valets d'accourir :
 Tout l'équipage enfin vient pour la secourir.
 Elle entr'ouvre les yeux : quel dépit ! quelle rage !
 Vive une Majesté pour sentir un outrage !
 Elle feint cependant d'avoir perdu la voix ,
 Et sur un Palanquin quitte ce maudit bois.
 Combabus lui paroît un homme insupportable ,
 Et criminel surtout de n'être point coupable.
 Il la suit en tremblant , & Stratonice enfin
 Remonte dans son Char , & poursuit son chemin.
 Mais bientôt Combabus , par je ne sçai quel charme
 Fléchit Sa Majesté , la touche & la désarme.
 Un sourire niais , dont on lui sçait bon gré ,
 Montre de belles dents , & tout est réparé.

On approche , on arrive , & de la ville sainte
 Avec transport déjà l'on apperçoit l'enceinte.
 Là , nouvelles ardeurs. Il n'est plus question



De dresser des autels à la chaste Junon.

Combabus est le Dieu que sans cesse on contemple,

Et c'est à ce Dieu seul qu'on veut bâtir un Temple.

Quel Dieu ! la Reine, hélas ! qu'irritent les refus,

Brûle, languit, se meurt & ne se connoît plus.

Une nuit, ne pouvant supporter son absence,

Au lit de Combabus, elle vole & s'élançe.

Il frémit ; il oppose une jalouse main

A cent baisers de feu qui dévorent son sein ;

Pressé, sollicité ; pardonnez-moi, Madame ,

Lui dit-il, je ne puis contenter votre flamme ;

Tenez, Voyez plutôt... Quel spectacle, grands Dieux !

Pour un cœur né sensible & vraiment amoureux !

La Reine embarrassée, & ne sachant que faire,

Lui dit, en avez-vous moins de droits à me plaire !

Jugez-moi, Combabus, & connoissez-moi mieux ;

C'est votre cœur surtout... c'est lui seul que je veux.

Il est vrai qu'écouter une flamme si belle,
J'ai senti du desir quelque foible étincelle;
Je l'avoue à ma honte... Et je m'en repens bien...
Mais enfin... Je vous aime... Il ne vous manque rien.

Elle fort aussitôt, déguisant sa colère,
Mais un pareil affront ne se pardonne guère.
La Reine à Combabus n'adessoit plus le mot,
Et dès le lendemain ce n'étoit plus qu'un Sot ;
Un homme à faire peur, que nul ne devoit plaindre,
Un horrible fléau, dont il falloit tout craindre ;
Un phantôme échappé du séjour des esprits,
Une espèce de mort chez les vivans admis.

Dès que de Stratonice on soupçonna la haine,
On écrivit en Cour qu'il adoroit la Reine ;
Que jamais on n'avoit brûlé de tant de feux,
Et que cet amour - là pouvoit déplaire aux Dieux.

48 C O M B A B U S ;

Le Bon-homme de Roi s'indigne & les rappelle.
Est-il possible, ô Ciel ! ma Femme est infidelle !
La Reine de Syrie ! Ah ! s'ils m'ont outragé,
L'Univers le sçaura mon front sera vengé.

Combabus de retour est admis près du Trône.
Défends-toi, si tu peux, ami, l'on te soupçonne,
Lui dit le Roi, répons : plus de cent délateurs
Elévent à la fois leurs confuses clameurs.
Oui, Sire', crioient - ils, la chose est bien certaine,
Nos yeux l'ont vu jouir des faveurs de la Reine.
Nous le difons tout haut, pour que vous le sachiez,
Baissant très-humblement la poudre de vos pieds,
Vous êtes cocu, Sire, & voici le coupable,
C'est un traître, un impie, un homme abominable.
Taisez-vous, dit le Roi, qu'on ne m'en parle plus,
Qu'on mène à l'échafaud mon ami Combabus.
L'imbécille est surpris de cet ordre sévère :

Un

Un seul moment, dit-il ô Roi tout débonnaire,
Qu'on apporte à vos yeux ce précieux coffret,
Scellé de votre main, & de votre cachet.
C'est lui qui va détruire un soupçon qui m'offense :
C'est là que dans son jour brille mon innocence.

On va chercher la boîte, on l'apporte & soudain
Le Roi prétend l'ouvrir de son auguste main.
Il y voit le témoin le plus irrécusable.
Il est vrai, Combabus, non, tu n'es point coupable,
Lui dit-il, cependant tu n'es plus de mon goût ;
Je veux un Favori, présentable partout.
Va, fors de mes Etats, & jamais n'en approche :
Emporte, si tu veux, ton coffret dans ta poche.
Ainsi mocqué, hué, malheureux & banni,
Par son ambition Combabus fut puni.

50 *COMBABUS, CONTE MORAL.*

La Reine eut un Amant plein d'esprit & d'adresse,
Qui sçut & conserver & chérir sa Maîtresse,
Encensoit à la fois la fortune & l'Amour,
Amant tendre la nuit, & Courtifan le jour :
Qui se fit respecter par une noble audace,
Amusoit le Monarque, & régnoit à sa place,
Qui se vit, jeune encor, près du Trône affermi,
Qui fit Cocu son Maître & qui fut son ami.

F L O R I C O U R T ,
HISTOIRE FRANÇOISE.

LE Chevalier *de Floricourt* étoit un de ces hommes oisifs & bruyans qui surchargent & embellissent la Société; jeune, riche, d'une figure charmante, il se croyoit dispensé d'avoir des vertus. L'inconféquence, la légéreté, l'oubli des autres & de lui-même, formoient son caractère; il étoit fat, indiscret, fourbe, vicieux même par air plus que par tempérament. Les femmes le voyoient avec plaisir; il les amusoit; il n'en vouloit qu'à celles qui lui ressembloient. A peine en avoit-il triomphé, qu'il leur rendoit la liberté, & leur demandoit très-instamment la sienne. Il n'étoit amant que dans l'espoir d'être infidèle. Trompeur,

trompé, heureux sans sçavoir pourquoi , il promenoit de cercle en cercle ses travers , ses perfidies , son faste , sa brillante inutilité. C'étoit un homme d'un très-bon ton.

Un jour que , dans un tourbillon de jeunes fous , il faisoit parade de ses bonnes fortunes , il faut avouer , lui dit le Marquis *de **** , que tu es bien heureusement né. Fêté par nos *Lais* élégantes , presque ruiné par elles , tu jouis , mon cher , de la réputation la plus distinguée ; il ne manque plus à ta gloire que d'avoir subjugué une honnête femme , reconnue pour telle là . . . une femme à sentimens. Parbleu , reprit *Floricourt* , voilà qui est bien difficile ! Apprends , Marquis , que les honnêtes femmes sont plus aisées à vaincre que les autres , parce qu'elles sont de meilleure foi , & qu'avec beaucoup de décence Si tu

veux , j'en entreprendrai une. A la bonne heure , ajoute le Marquis. Tu en auras le plaisir , continue *Florincourt* , tu en auras le plaisir ; & , pour te prouver combien je suis sûr de mon fait , je veux te nommer d'avance l'objet que je compte sacrifier à la témérité de ton défi ; c'est Madame *de Terville*. Tu sçais qu'elle est très-bien , & que nos merveilleux qui rodoient à l'entour , y ont échoué. La difficulté me pique,

La Marquise *de Terville* étoit une veuve ; jeune , bien faite & jolie ; elle n'avoit jamais cédé à la séduction , du vivant même d'un mari qui la rendoit malheureuse , & que , malgré ses mauvais procédés , elle regrettoit encore. La douceur , la franchise , la générosité , cette facilité malheureuse de supposer dans les autres les vertus que l'on a soi-même ,

54 *F L O R I C O U R T*,
telles étoient les qualités de son cœur & de son esprit. On applaudit au choix judicieux de *Floricourt*, & l'Aréopage de nos faits convint unanimement que M^e de *Terville* méritoit, à tous égards, l'honneur qu'on vouloit lui faire.

Le Chevalier ne perd point de temps ; il part, vole, arrive chez la Marquise, qu'il connoissoit, & qu'il n'avoit point vue depuis un siècle. Elle étoit seule & chagrine. Quoi, c'est vous, lui dit-elle, & d'où venez-vous ? C'est un prodige que de vous voir ; mais vous avez mal pris votre temps : vous me trouverez insupportable ; car je suis triste. La tristesse, reprit vivement *Floricourt*, ajoute à la beauté. Point de compliments, répond M^e de *Terville* ; je ne les aime pas ; vous augmenteriez mon humeur ; ce n'est sûrement pas votre dessein. Il remarque en effet dans les

yeux de la Marquise les traces d'une douce mélancolie ; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il parle d'autre chose, fans cet air éventé & présomptueux qui l'accompagnoit ordinairement. Il contraint ses gestes, ses regards, sa façon de s'exprimer ; il affecte même d'être timide & modeste ; enfin , il employe tout ce qu'il faut pour préparer un cœur à l'impression qu'on veut lui donner ; le piège est d'autant plus inévitable qu'il est imperceptible. En vérité, lui dit la Marquise vous m'étonnez ; je ne vous reconnois plus. Je vous assure que vous êtes devenu très-raisonnable , mais très-raisonnable. Qui vous a donc si bien corrigé ? Moi-même , Madame, mes réflexions, l'envie de plaire à des femmes qui le méritent. Jusqu'ici j'ai connu l'ivresse & non le plaisir ; il se trouve dans la bonne compagnie. Pour m'en faciliter l'accès, j'ai

56 *F L O R I C O U R T ,*

changé de ton , de langage , de cœur. Je vous en fais mon compliment , poursuit la Marquise ; vous en ferez beaucoup plus dangereux , mais bien plus estimable. Continuez , Monsieur ; avec de telles dispositions , vous ne pourrez manquer de plaire & d'être heureux. La Marquise s'abandonne à un entretien qui la flatte. Le Chevalier le prolonge adroitement , & y répand cette douce chaleur , cet intérêt gradué qui enhardit l'amour - propre des femmes , sans alarmer leur délicatesse. L'une donne des leçons aimables avec le sourire des graces ; l'autre les écoute avec une douceur concertée qui en impose. Son ame vient , pour ainsi dire , se placer sur son front , & y jouer tous les rôles dont le traître a besoin pour assurer son triomphe. Il étoit tard ; le Chevalier , content de ses progrès , se lève , baise très - respectueusement la main de la

Marquise ,

Marquise, lui demande la permission de revenir, l'obtient & la quitte en lui jettant un regard qui, dans son plan, devoit l'occuper pendant son absence. En vérité, se dit-elle à elle-même, il est étonnant combien le Chevalier s'est formé ! Mais quelle fantaisie lui a donc pris de me venir voir, après m'avoir oubliée si long-temps ! Après tout, que m'importe son motif ? Elle prend un livre, le quitte, se proméne ; elle croit avoir perdu de vue *Floricourt* ; elle est toute étonnée de se surprendre pensant à lui.

Floricourt, à la seconde visite, est encore plus aimable, plus séduisant. La Marquise commence à craindre ses assiduités ; elle ne veut pourtant pas les lui interdire ; mais elle s'étudie à ne donner aucune prise sur elle. Il résolut d'être plusieurs jours sans la voir. Ce stratagème

réussit. La Marquise est inquiète , rêveuse , elle craint que le Chevalier ne revienne plus , & tremble qu'il ne revienne. Une semaine se passe. Un parent de son mari , un jeune Officier , nouvellement arrivé de la Province , se présente chez elle. *Floricult* entre presque en même-temps. L'habile fourbe prend un air distrait , embarrassé ; il joue la jalousie ; la Marquise s'en apperçoit ; elle laisse échapper un coup d'œil qui , en apparence , déconcerte le timide *Floricult*. La conversation expire à chaque instant dans un froid silence , & ne se réveille que par quelques tristes monosyllabes. Le jeune Officier tient bon ; il étoit désœuvré , peu instruit des usages ; il ne sçavoit pas qu'un homme est perdu dans l'esprit d'une femme , lorsqu'il dérange un tête - à - tête sur lequel elle avoit compté. *Floricult* profite adroitement de cette circonstance

pour jeter du trouble dans le cœur de M^r de Terville ; il fort en priant qu'on ne prenne pas garde à lui ; il se doutoit bien qu'on feroit attention à une éclipse aussi brusque. La Marquise seule avec son ennyeux & cruel petit parent , prend le parti de bâiller & de se taire. A la fin il apperçoit qu'il incommode, qu'il excède , qu'il assomme ; il prend gauchement congé de la Marquise , qui , après une révérence glaciale , retombe anéantie dans son fauteuil.

Respirons , dit - elle ; je n'en puis plus ; je me meurs. Quel homme ! Qu'il est haïssable ! Que dira *Florincourt* ? J'ai lu son chagrin , son embarras dans ses yeux ; j'ai cru même y remarquer une nuance de jalousie. Pourroit-il , sans m'offenser , être jaloux d'une pareille espèce ? Que dis - je ?

Est-ce que je desire qu'il le soit ? L'aime-
rois-je ? Moi , m'attacher au Chevalier !
Je l'ai connu si léger , si volage ! Qu'importe
ce qu'il a été ? Ne songeons qu'à ce qu'il est.
Ah ! malheureuse , tu l'aimes , puisque tu le
justifies ! M^e de Terville passe la nuit entière
& toute la journée du lendemain dans ces
cruelles réflexions. Le soir , plus agitée que
jamais , songeant au malheur qui la menace ,
elle se jette sur un lit de repos & ne peut re-
tenir ses pleurs. Son désordre, ses cheveux épars,
ses larmes mêmes : tout en ce moment sembloit
se réunir pour la rendre encore plus belle.

Elle étoit dans cette situation lorsqu'on
annonce *Floricourt*. A ce nom , elle sent
errer dans ses veines un doux frémissement ;
elle veut en vain cacher son désordre. Qu'avez-
vous , lui dit le traître avec attendrissement !

Quel peut être le sujet de vos chagrins ?
La Marquise détourne l'entretien sur la dernière visite du Chevalier , sur le jeune homme qu'il trouva chez elle. *Floricourt* faisoit cette occasion pour préparer l'aveu qu'il médite. Il lui laisse entrevoir qu'il avoit désiré de la trouver seule ; qu'il étoit fort désespéré de ce contre-temps ; qu'elle avoit dû s'apercevoir de son trouble , de son embarras , de Mais ce coup d'œil , dit - il , me défend de poursuivre. Ce coup d'œil ne vous défend rien , lui répond la Marquise en souriant. Quoi ! Madame , reprend *Floricourt* avec transport , vous me permettriez ! Je pourrois Ah ! Marquise ; il n'est plus temps de me taire ; mon trouble m'aura sans doute trahi. Apprenez qu'à la vue de cet homme j'ai senti dans mon cœur des mouvemens dont je n'étois pas le maître.



Vous m'entendez ... cet aveu ne doit point vous surprendre ; vos charmes , ma sincérité justifient tout. Ce n'est jamais l'amour qui doit offenser les femmes ; c'est la légèreté, la perfidie ; & je sens que je vous aimerai toujours. Jugez de ma passion par ma témérité ; mes sentimens s'échappent de mon cœur ; mais ils sont tendres , soumis , respectueux , dignes de vous. Pendant cette déclaration , la Marquise regardoit *Floricult* avec un œil fixe & tendre ; elle ne lui répond pas ; mais son silence parle pour elle. Ah ! Madame , vous sçavez mes secrets ; ne puis - je être instruit des vôtres ? Que craignez - vous de moi ? Que craignez - vous d'un homme qui vous adore ? Votre timidité me flatte & m'offense en même-temps. Ah ! parlez ; rendez - moi le plus heureux des mortels. Je tombe à vos pieds ; je meurs de mon amour ou de votre silence. Si nos secrets

se ressembloient , lui dit la Marquise en rougissant ... S'ils se ressembloient , Madame ! ... Qu'ai-je entendu ? Puis-je me livrer à un espoir qui m'enchanté ? Eclaircissez mon sort ... Que je crains ! ... Que je desire ! Que ... je vous aime ! ... Vous vous taifez ! ... Ah ! je le vois ... Je me suis abusé ; vous n'avez fait briller à mes yeux un rayon d'espérance que pour me plonger dans le désespoir. Nos sentimens n'ont rien de commun. Non ; cruelle , vous me haïffez ; vous me détestez ... Arrêtez , Chevalier , interrompt la Marquise avec précipitation ; est-ce ainsi que vous devriez interpréter ce que vous venez d'entendre ? Eh bien , connoissez-moi , puisqu'il le faut ; puisque mes yeux ne parlent point assez , puisqu'au moins leur langage vous est suspect , lisez dans mon cœur , dans ce cœur où vous réglez ... Non , Chevalier , je ne veux pas

employer avec vous ces détours usés & pué-
riles qui font moins les combats de l'honneur
que les manéges de la fausseté. Je vous aime ;
je crois que vous le méritez ; je vous le dis ;
il seroit inutile de le taire plus long-temps.
Je suis foible ; au moins ai-je la fermeté de
le paroître. J'imagine après cela que vous ferez
de bonne foi , que vous ne chercherez pas à me
tromper. Moi , vous tromper , Madame , moi !
quel soupçon injurieux ! Jugez - vous ; vous
verrez qu'il est impossible qu'on vous soit infi-
dèle. Ah, Ciel ! trahir l'esprit, la beauté, les grâ-
ces ! L'amour que vous m'avez inspiré ne ressem-
ble point aux autres Amours. J'ai crû trou-
ver en vous l'Amante sensible & l'amie raison-
nable. Ah ! que vous me flattez en me parlant
ainsi , lui dit la Marquise ! Voilà justement
l'amour que je voulois ; il n'est pas l'enfant du
caprice ; il se suffit à lui-même ; il vit de lui-
même ;

même ; il ne voit hors de lui que de faux plaisirs , des sentimens contrefaits , le masque du bonheur. M^e de Terville n'est plus en état de former aucun doute sur la vérité des sentimens de *Floricourt*. Mais si elle a eu la foiblesse d'avouer son penchant , elle a encore assez de courage pour n'y pas succomber. Tous les efforts du Chevalier sont inutiles. Il renferme son dépit , & fait passer sa soumission pour le triomphe de l'amour. La Marquise donne à souper ce soir - là ; elle n'ose le retenir ; il faut se séparer. Il affecte les regrets les plus touchans ; à chaque instant il est sur le point de la quitter , & il demeure toujours. Il sort enfin avec toutes les marques du désespoir , & rit en secret de la crédulité de M^e de Terville. Dès qu'elle est seule , elle réfléchit sur ce qui s'est passé. L'aveu de *Floricourt* , le sien , tout cela lui paroît un

songe : cependant elle ne peut se refuser à une satisfaction secrète. Elle croit *Floricourt* sincère, le changement de sa conduite justifie sa confiance, il avoit poussé l'artifice jusqu'à renoncer à la société des jeunes gens de son âge ; on ne le voyoit plus que dans des maisons honnêtes, & de tout côté on en disoit du bien à la Marquise, sans qu'on soupçonnât l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre.

Son monde arrive ; elle n'est à rien. On lui parle ; elle ne répond pas. Elle a, pendant tout le souper, des distractions dont elle ne peut se défendre. Les plaisanteries qu'on lui fait la déconcertent. Vient le moment où l'on se retire. Elle pense toute la nuit à *Floricourt* ; à son lever, elle reçoit de lui la lettre la plus vive, la plus passionnée, qui lui annonçoit la visite du soir. La Marquise l'attend avec im-

patience ; mais cette impatience est mêlée d'allarmes. Elle n'ose plus répondre d'elle-même. Elle se rassure par l'idée que *Floricourt* ne refusera pas de s'unir à son Amante par un nœud solennel. Il paroît. Elle lui propose sa main. Si vous m'aimez véritablement , dit-elle , ma vertu , mon honneur , ma réputation , votre félicité même doit vous être chère. Rendons-nous respectables à nos propres yeux , prévenons les remords & les discours d'un monde frivole & méchant qui empoisonneroient les charmes de notre union. Venez aux pieds des autels recevoir le serment que j'y prononcerai avec transport de vous aimer toute ma vie. *Floricourt* paroît enchanté de la proposition ; il se contente de représenter à la Marquise avec une douleur simulée que la situation de ses affaires ne lui permet pas dans ce moment de contracter le plus beau des

liens ; mais il lui promet , il lui jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré , de n'être de ses jours à d'autre qu'à elle , & de disposer tout pour hâter cet heureux engagement. Il n'a jamais été si adroit , si pressant , si persuasif ; jamais la Marquise n'a été si foible. Ses regards deviennent plus tendres. Déjà elle laisse errer sur ses lèvres enflammées ce sourire enchanteur qui peint si bien l'ivresse de la passion. Le jour baisse ; cette obscurité , en épargnant à la Marquise l'embarras de rougir , favorise sa défaite. Tous les gens sont dehors. *Floricult* devient entreprenant. A peine s'aperçoit-on de ses progrès. Notre séducteur met dans son triomphe toutes les nuances , tous les ménagemens , toutes les gradations d'un amour qui craint d'être téméraire ; la Marquise ne voit plus le danger qui la menace. La raison qui lui est si naturelle , la vertu si chère

HISTOIRE FRANÇOISE. 69

à son cœur , cessent pour un moment de l'éclairer : moment funeste que l'amour ne laisse pas échapper. Revenue à elle-même , elle demeure interdite & tremblante ; de tristes pressentimens viennent la saisir, *Florincourt* la rassure avec cette éloquence qui semble partir du cœur. Mais il manque au perfide un gage qui puisse attester sa victoire. Il demande à *M^e de Terville* son portrait ; elle le lui accorde. Il baise mille fois la main qui lui fait ce présent, lui promet tout , bien décidé à ne lui rien tenir , & la quitte avec les assurances réitérées d'un attachement qui ne doit finir qu'avec sa vie , & qui étoit encore à naître.

Enchanté de cette aventure , il n'y voit point le malheur d'une femme aimable qu'il a trompée ; il n'y voit que le triomphe de sa vanité qu'il a satisfaite. Il est vrai que le

défaut de réflexion rendoit *Floricourt* un peu moins coupable. Il ne croyoit point aux femmes sensibles, ni aux procédés qu'elles exigent. Il s'imaginoit que tout chez elles, comme avec lui, étoit l'affaire du moment; qu'on ne leur devoit plus rien, quand elles avoient succombé. Il puisoit ces grands principes, ce système profond d'impertinence dans la société de ces mêmes fous qui avoient applaudi à son projet. Il court les chercher pour leur faire part de sa conquête; il les trouve presque tous au spectacle, & leur montre le portrait de la Marquise. Ils applaudissent à sa victoire, & battent des mains dans les foyers. *Floricourt* voudroit annoncer son prétendu bonheur au Parterre, aux Loges, à tout le Public assemblé. Quelques jours après, il aperçoit au Concert le Baron de ***, un de ceux qui avoient assisté au défi. *Floricourt*

aimoit beaucoup ce Baron , quilui prètoit de l'argent. C'étoit un personnage infipide , peffamment fou , libertin avec gravité , & qui calculoit fes plaifirs par fa dépense. Il regardoit le Chevalier comme un homme du plus grand mérite ; il étoit de toutes fes parties ; parce qu'il payoit , & ne fe rendoit fupportable que par une complaifance ftupide. *Florincourt* l'aborde , lui fait part de fa bonne fortune , & pour l'en convaincre , lui montre le portrait en queftion. Le Baron , attéré par un témoignage auffi authentique , admire & fe tait. Ce n'eft pas tout , lui dit le Chevalier ; il faut ébruiter cette aventure ; la répandre , l'exagérer même. C'eft un coup de partie ; elle doit faire un effet merveilleux. Les Courtifannes commencent notre réputation ; ce font les honnêtes femmes qui l'achèvent, Sais - tu qu'elles font

horriblement tenaces ? Comment donc ? C'est une tyrannie. Ne voilà-t-il pas trois semaines que je soupire comme un Berger du Lignon ? Mais dis-moi, quel est ce petit minois chiffonné que j'apperçois dans cette Loge, & qui ? Elle lorgne impitoyablement depuis un quart-d'heure. Quoi ! tu ne connois pas cela, lui dit le Baron ! Non, répond le Chevalier : c'est sans doute un astre qui paroît nouvellement sur l'horison. Il est vrai, continue le Baron, qu'elle ne fait que paroître ; mais elle est déjà très-célèbre. Je vais quelquefois chez elle. Elle se nomme *Rofis*. Ah ! j'y suis, reprend le Chevalier. N'est-ce pas elle qui a ruiné l'éternel *Damis* & le minaudier *Farville* ? Elle les a menés, dit-on, avec une adresse, une légèreté, un sublime de coquetterie ! c'est un joli fujet que cela. Avec des soins, de bons conseils, elle ira loin. J'entrevois qu'elle

HISTOIRE FRANÇOISE. 73

qu'elle peut inspirer des desirs ; je veux lui donner quelques momens. Fais une chose ; tu la connois ; va lui demander à souper pour ce soir. Dis-lui que tu lui mèneras un de tes amis qui l'adore ; que c'est une passion d'un rapport excellent , un jeune sot fort riche que tu veux lui donner à déniaiser. Tu seras témoin de la scène la plus piquante. Tu y consens ; cela est dit. Adieu : je vais chez la Duchesse Je ferai chez *Rofis* sur les dix heures.

Le Baron s'acquitte de la commission du Chevalier. *Rofis* fait d'abord quelques difficultés , prétend à des arrangemens plus solides , & finit par se rendre , lorsqu'on lui eut assuré que ce n'étoit point *Floricourt* qu'on vouloit présenter. Elle le détestoit ; ces fortes de créatures ont le coup d'œil juste. La fatuité ne leur en impose pas , & souvent elles

ſçavent bien mieux l'apprécier que les autres femmes. Celle-ci ſurtout, quoique très-jeune, avoit un tact merveilleux. Elle avoit été formée & l'étoit encore ſous les yeux d'une vieille tante prétendue, qu'une longue & continuelle expérience des hommes rendoit l'oracle de la galanterie. *Rofis* profitoit bien de ſes leçons. Le ſecret mobile de ſa conduite étoit ce grand principe, que, pour plaire aux hommes, il faut les tromper. Elle les ſervoit à ſouhait. Elle les attiroit avec douceur, & les maîtriſoit avec orgueil. Enfin, perſonne n'entendoit mieux que *Rofis* le grand art de conſerver ſes amans, & de tirer parti de leur crédulité.

Après le Spectacle, le Baron lui donne la main, & la conduit chez elle. Dix heures ſonnent : *Floricourt* n'arrive point. On s'impatiente : on l'entend enfin du fond de la cour. Il

fredonne un air , donne très-haut des ordres à son Cocher , fait un tapage affreux dans l'anti-chambre , & entre en riant comme un fou. *Rofis* est d'abord déconcertée en l'appercevant ; mais elle avoit trop d'esprit pour ne pas prendre son parti. Dès ce moment elle entreprend sa conquête , & jure , en secret , de venger tant de femmes qu'il a si cruellement trahies. Le Baron s'excuse avec de pesantes minauderies. Vous vous moquez , lui dit-elle , d'un ton plein d'aifance ; vous m'avez ménagé une surprise très-agréable. Quoi ! tout de bon , lui dit *Florincourt* , ma présence vous dédommage ! . . . Vous ne regrettez point celui qu'on vous avoit annoncé ? Cela est fort heureux : j'en suis prodigieusement flatté. Eh ! bon Dieu ! quels grands mots , répond *Rofis* , avec un rire moqueur ! Permettez-moi de vous dire , par exemple , que , pour un homme à la mode , un

élégant moderne, vous ne devriez jamais employer ces ressources puériles de l'antique fa-tuité. Soyez inconfidéré, extravagant dans vos propos, à la bonne heure ; qu'à force d'être spirituels, ils soient quelquefois inintelligibles ; passe encore. Joignez-y, vous le pouvez, les graces flexibles d'un grasseyement harmonieux ; flattez, séduisez l'oreille ; mais ne l'épouvantez pas. Comment Diable ! est-ce sur ce ton que vous débutez, reprend le Chevalier ? Si cela continue, je vous avertis que vous m'embarrasserez beaucoup. Vous embarrassé, poursuit-elle ! C'est moi qui ne sçais comment vous tenir tête & répondre à vos brillantes reparties. Vous m'avez l'air très-redoutable ; & je vous jure que, si je n'étois secondée par le Baron, je me serois déjà rendue. Le Baron qui ne disoit mot, & se dispoit à écouter respectueusement les balivernes du

Chevalier , balbutia pour chercher sa replique. *Floricourt* enchanté de cette espièglerie laisse tomber sur *Rofis* quelques regards de protection. Ils se font encore quelques agaceries. On escarmouche ; on papillonne : le Chevalier est toujours fat , *Rofis* toujours spirituelle , le Baron toujours sot. On vient annoncer à Madame qu'elle est servie. On donne par honneur le haut bout de la table à la Duegne silencieuse : sa charmante élève se met à côté du Chevalier qui ne songe qu'à se livrer au plaisir, *Floricourt* & le Baron sont des Dieux à qui la jeune *Hébé* , sous les traits de *Rofis* , verse l'immortel nectar. Notre adroite Déesse se donne pourtant bien de garde de perdre la tête. Une douce ivresse brille dans ses yeux ; son cœur est calme & tranquille. Le secret dessein de subjuguier le Chevalier l'occupe sans cesse ; pour égarer sa raison , il fal-

loit qu'elle conservât la sienne. Coups d'œil irritants , ingénieuses faillies , tout fut mis en usage. Déjà notre fat savoure à longs traits le philtre amoureux. Un feu naissant circule dans ses veines : ses transports mêmes deviennent moins respectueux. *Rofis* l'arrête , & lui en impose d'un regard ; mais cette rigueur n'est qu'une ruse de l'amour. Tout chez elle , jusqu'à la décence , ressemble à la volupté. On quitte la table. La *Duegne* disparaît. On passe dans une chambre à coucher , où toutes les délicatesses de l'art sont épuisées. A chaque pas , dans cet élégant réduit , on éprouve un nouveau transport. En voyant le lieu du triomphe , le Chevalier se sent plus d'ardeur pour la conquête ; mais *Rofis* ne lui offre cette riante perspective que pour lui préparer des regrets. Peu accoutumé à maîtriser ses desirs , il brûle de s'y livrer.

HISTOIRE FRANÇOISE. 79

En conséquence, il fait signe au Baron de se retirer. Le respectueux Baron obéit. *Rofis* qui s'aperçoit du complot, sonne sur le champ, demande une table de jeu, & propose un brelan. On n'ose la refuser. Le Baron revient; on joue. *Florincourt* piqué n'est point du tout à son jeu; il lui échappe un soupir, & à *Rofis* un grand éclat de rire. Il continue de soupirer & de perdre. Elle rit & gagne toujours. Après cent louis de perte, il demande grace. La nuit étoit fort avancée; *Rofis*, qui voit que le premier coup est porté, les congédie sous prétexte d'avoir besoin de repos; elle s'excuse auprès du Chevalier de l'avoir si maltraité; & le prie de venir s'en venger. Elle accompagne cette invitation d'un regard tendre; il falloit bien lui jeter quelque amorce. Il soupire toujours, & fort aussi amoureux

80 *FLORICOURT*,

& aussi fou qu'on puisse l'être. Il ne dit pas un mot au Baron qui le quitte fort scandalisé du peu d'égards qu'on a eus pour son illustre *Mentor*.

Depuis le moment fatal que Madame *de Terville* avoit cédé aux perfides instances de *Floricourt*, elle n'avoit point entendu parler de lui ; tout s'offre à elle sous les traits du désespoir. Accablée de ses peines présentes, elle en voit mille autres dans l'avenir ; elle contemple avec horreur l'abîme d'une passion malheureuse, & s'y précipite avec transport. Moi cesser de l'aimer, dit-elle quelquefois, les yeux noyés de larmes ! Tout ingrat, tout parjure, tout barbare qu'il est, il a des droits sur mon cœur ; il m'a liée par ma propre foiblesse ; ce n'est que par l'excès de l'amour que nous pouvons réparer les fautes qu'il nous fait faire ;

HISTOIRE FRANÇOISE. 81

faire; il est jeune; il a les ridicules, peut-être, hélas! les vices de son âge. Si je pouvois l'en corriger! Au moins je me vengerai de lui, de moi-même, en n'opposant à ses torts que de la tendresse & de la vérité. C'est ainsi que la Marquise cherchoit à donner de belles couleurs à un attachement qui l'humilioit. Les femmes n'ont jamais tant d'héroïsme que lorsqu'elles ont beaucoup d'amour. La Marquise se détermine à écrire au Chevalier, & à lui demander raison de son horrible conduite. Le papier sur lequel elle écrit est trempé de ses pleurs; il semble que sa plume tremblante se refuse à tracer les expressions de son malheureux amour. Quelquefois, appuyant sa tête sur ses deux mains, elle tombe dans cette mélancolie profonde qui n'est, pour ainsi dire, que le recueillement de la douleur: momens affreux où il semble que l'âme rassemble toutes ses forces

pour souffrir , & où le fardeau de notre infortune pefe tout entier fur notre cœur !

Le Chevalier , de retour chez lui , réfléchit fur fa mauvaife destinée. On lui remet la lettre de la Marquife ; il la parcourt , & l'interrompt cent fois pour prononcer le nom de *Rofis*. Il veut fe venger de *Rofis* ; c'est *Rofis* qui l'occupe ; il va , le lendemain , chez un de fes amis & lui confie fes chagrins ; cet ami lui confeille de sévir contre la petite personne & de la rendre folle de lui , pour lui apprendre à mieux connoître les ufages. Le Chevalier court chez elle fans différer ; on lui dit qu'il n'est pas jour ; que Mademoifelle est indisposée , & ne veut voir perfonne. Voilà un homme au défefpoir ; il veut entrer malgré la *Duegne* , ce lutin octogénaire qui veille aux portes de la Déesse. Le Chevalier est obligé

de céder ; le soir il s'orienté, il cherche où il ira passer son temps ; il veut aller au spectacle : Mais il donne la préférence à la Marquise ; il croit lui devoir cette marque de souvenir , & s'applaudit d'un procédé, lorsqu'il n'est conduit que par le désœuvrement. Le mouvement qu'elle éprouve en le voyant ne peut se décrire. Elle pâlit , rougit ; le courroux s'allume dans son cœur , & vient expirer sur ses lèvres. Elle veut affecter de la froideur ; ses yeux la démentent : ses yeux peignent l'amour irrité ; mais c'est toujours l'amour. Le Chevalier qui s'apperçoit du trouble de M^e de Terville est d'abord fort embarrassé. Enfin , de propos en propos , il a l'audace de lui demander le sujet de sa tristesse. Et c'est vous , lui répond-elle vivement , c'est vous qui me faites cette question ! Vous voulez vous cacher même que vous êtes l'auteur de mes peines.

Vous craigniez, sans doute, que cet aveu ne me flattât. Ah! *Floricult*, que vous avois-je fait? Tout mon crime a été de vous aimer. Etoit-ce à vous de m'en punir? Je ne sçais point, comme vous, déguiser mes sentimens. Je vous ai laissé voir ma tendresse. Jouissez de mes reproches; qu'ils augmentent votre triomphe. Ah! Madame, que dites-vous, lui dit *Floricult*? Ils ne serviront qu'à me faire sentir mes crimes, & à m'inspirer le desir de les réparer. Je ne sçais quelle fatalité m'a privé, depuis quelques jours, du plaisir de vous voir. Mille occupations, mille importunités

Arrêtez, Chevalier, reprend la Marquise; vos excuses seroient de nouveaux torts: rien n'a dû vous dispenser de l'obligation où vous étiez de me voir. La foiblesse d'une femme sensible est un engagement sacré pour un homme qui pense. Ce n'est point à moi à

rougir de ma conduite. Je suis Amante & facile à tromper, Rougissez de la vôtre, vous qui vous êtes déguisé pour me séduire ; vous qui avez enhardi des sentimens que vous ne vouliez point partager ; qui m'avez prise pour victime d'une ridicule & barbare vanité. L'action avec laquelle M^c de Terville parloit, animoit son teint des plus vives couleurs ; elle n'avoit jamais été si belle. Le Chevalier qui sçait mettre tout à profit, prend une résolution secrète de demander sa grace, & de faire sceller son pardon par la main du plaisir. Il tombe aux genoux de la Marquise, il paroît touché, attendri ; il renouvelle ses sermens, il devient même téméraire. Non, lui dit-elle, en l'arrêtant, non, Monsieur, n'espérez plus rien de moi, jusqu'à ce que vous m'avez convaincue de la vérité de vos discours. Je me croyois

aimée , quand je vous ai donné des preuves de ma tendresse ; cette certitude me justifioit à mes yeux. Un amour délicat , lorsqu'il est payé de retour & qu'il est fondé sur des sermens , peut être avoué par la vertu. Aujourd'hui que je doute de votre cœur , ma foiblesse n'auroit plus d'excuse. Je vous donneroie des titres pour me tromper. Si je suis assez malheureuse pour ne vous point inspirer de l'amour , je veux au moins me ménager des droits sur votre estime. Ne regardez point ma résistance comme un raffinement de coquetterie. Vous vous tromperiez ; je n'ai consulté que mon cœur. Je vous aime autant qu'on peut aimer. Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur. Conduisez - vous d'après cette assurance , & laissez - moi goûter bientôt le plaisir inexprimable de vous pardonner. Le Chevalier , étonné de la fermeté de la

Marquise , fait encore quelques tentatives. M^e de Terville est plus inflexible qu'il n'est entreprenant : il ne conçoit plus rien aux femmes.

Cependant la noble sincérité de la Marquise, en le désespérant , lui en impose , & lui inspire un respect involontaire. Tant de franchise , de tendresse & de beauté , auroit dû ouvrir les yeux au Chevalier ; mais *Rosie* éclipsé par sa coquetterie les charmes naturels & les grâces de M^e de Terville. Il commence même à compter les instans qu'il a passés avec elle. Il la quitte en lui réitérant les plus belles protestations. Vous sortez , lui dit la Marquise ; n'est - ce pas pour me trahir ? Ah ! Chevalier , que vous me rendez malheureuse ! Demeurez.... Que dis-je ? Non , partez , mais ne vous séparez de moi que pour réfléchir

à mes procédés, à mon attachement, à mes malheurs..... *Floricourt* prend congé d'elle : il n'avoit point fait un pas, qu'il avoit déjà oublié ses instances. Il retourne chez *Rofis* : elle étoit partie. Quel coup de foudre ! Il court de Spectacle en Spectacle, point de *Rofis*. Il faut bien se résoudre à ne la point voir. Le lendemain il lui écrit ; on lui répond qu'on l'attend sur le soir. Que le soir est lent à venir ! Il arrive enfin. *Floricourt* vole. Elle étoit dans son jour de belle humeur. Elle sçavoit que le Chevalier, fêté comme il étoit, pourroit bien lui échapper, si elle s'armoit d'abord d'une rigueur trop marquée. Avant que de triompher, il falloit assurer sa victoire. Cette soirée étoit destinée à ce projet. *Rofis* est négligemment couchée sur un sofa. Son rouge plus pâle qu'à l'ordinaire mêle une nuance de langueur à la vivacité de ses yeux. C'est

Vénus

Vénus dans son repos. Que *Floricourt* se promet d'heureux momens ! Il se place à côté d'elle : la conversation s'anime. *Rofis* est d'une gaîté extravagante. *Floricourt*, qui voudroit que l'entretien devînt plus sérieux, lui fait très-promptement sa déclaration. Elle le trouve on ne peut pas plus plaisant. Elle se lève, fait un tour dans la chambre, regarde le Chevalier avec des yeux moitié tendres, moitié ironiques. C'est un *Protée*. Le sentiment, l'indifférence, la décence, le libertinage, tout se confond & se peint, en un moment, dans ses yeux. *Floricourt* la ramène insensiblement sur le sofa. Il se jette à ses genoux ; il lui prend la main. Il étoit sur le point d'être plus hardi. Venez, venez, dit-elle, en se levant brusquement, venez voir une emplette charmante, la plus jolie robe ; peste soit de la robe, dit tout bas le Chevalier ; en même

temps *Rofis* prend une bougie , & le conduit malgré lui. Il est obligé de s'extasier sur le goût exquis de cette robe , sur la beauté du deffein , la vivacité des couleurs. Il est consumé d'amour , de dépit : ce n'est pas tout ; *Rofis* lui déploie adroitement toutes les richesses de son écrin , & fans affectation , a soin de faire observer qu'il lui manque une Sultane. Il faudra quelque jour , dit-elle , que je me fasse ce cadeau. *Floricourt* entrevoit le sens du propos ; mais il ne songe , pour le moment , qu'à assurer sa conquête. *Rofis* revient à la même place ; il reprend son poste. Un sourire de *Rofis* lui fait croire l'instant décisif. On entend du bruit : on annonce. C'étoit le Comte de * * * l'Amant de fantaisie. *Rofis* , qui vouloit tourmenter *Floricourt* , avoit prévenu le Comte de venir à cette heure. Ce qu'elle avoit prévu arriva.

Le Chevalier devient furieux , la jalousie est peinte sur son front. Enfin ne pouvant plus la contenir , il est obligé de fortir. *Rofis* le reconduit avec toutes les graces imaginables. Elle avoit juré d'être charmante ce soir - là. Il rode long-temps autour de la maison pour voir si le Comte en sortira. Il se lassé enfin d'errer à la belle étoile , & de confier ses soupirs aux vents. Notre amant retourne chez lui , pour réfléchir aux incidens d'une intrigue aussi surprenante : l'amour - propre se met de la partie. Quoi , dit - il , j'aurai triomphé d'une honnête - femme , & je ne pourrai venir à bout de *Rofis* ! Il songe au moyen de la fléchir. Il se ressouvient qu'elle lui a fait entendre qu'il lui manquoit une Sultane : il veut lui en donner une. Il n'avoit plus chez lui que trois cens louis , destinés à acquitter une Lettre de change , dont on poursuivoit

le payement depuis dix jours. Il se résout à les sacrifier ; on lui apporte la Sultane. Il n'a rien de plus pressé que de l'envoyer à *Rofis* ; il n'étoit pas midi ; *Rofis* reposoit. Sa vieille sentinelle fait d'abord quelques difficultés pour laisser entrer ; mais comme elle s'apperçoit que c'est un présent , elle relâche un peu de sa sévérité , & croit qu'elle peut en toute sûreté réveiller Mademoiselle. Mademoiselle , en se réveillant , crie , tempête , s'emporte contre le Chevalier & la Duegne ; elle demande ce que c'est ; on lui présente la boîte qui renferme la Sultane ; elle l'ouvre , y jette un coup d'œil , ordonne qu'on mette cela sur sa cheminée , & recommande qu'on la laisse dormir. Le Valet-de-chambre vient rendre compte de son message à son Maître qui paroît très-mécontent. Il respecte

pendant les caprices de sa dédaigneuse Divinité ; il se reproche d'avoir troublé son sommeil , & se flatte d'être mieux reçu.

Il se rend chez elle à l'issue de son dîner , & la trouve à sa toilette. Elle en avoit pour jusqu'au soir. La vieille étoit là qui examinait en dessous & avec un sourire infernal la figure allongée du Chevalier. En vérité, Monsieur, lui dit *Rosís* , vous êtes un cruel homme ! Vous me faites réveiller , ce matin , à je ne sçais quelle heure. Vous êtes cause que j'ai les yeux horriblement battus. Le Chevalier demeure pétrifié , confondu par un pareil reproche ; il croyoit bonnement que l'envoi du matin avoit dû dissiper ces nuages , & qu'elle n'avoit point à se plaindre de son réveil. Dans une autre circonstance , il auroit prodigué à

Rofis tout le mépris qu'elle méritoit ; sa passion le rend souple & soumis ; il adore ; il défie les caprices de son impertinente maîtresse. A mesure qu'elle est plus insolente , il est plus amoureux. ; de fat , il est devenu sot. L'Amour est le Dieu des métamorphoses. *Floricourt* attend avec impatience la fin de la toilette. On demande la Sultane ; il espère qu'elle va lui valoir au moins un coup d'œil favorable , un sourire de protection. On l'effaye avec indifférence ; on ne paroît pas même se souvenir de qui on tient ce présent. Je n'en puis plus , je me meurs , dit *Rofis* ; Chevalier , laissez-moi libre , je vous prie. Quel ordre foudroyant ! il veut murmurer quelques plaintes ; *Rofis* commande en Reine ; il faut obéir. Il sort enfin , en montrant à son tour de l'humeur , dont on ne s'apperçoit seulement pas.

Il rassemble tous les incidens qui peuvent l'aigrir davantage. Le premier jour qu'il voit *Rofis* il perd cent louis avec elle ; quatre fois il est sur le point d'en triompher ; il est quatre fois arrêté au milieu de sa conquête. Il lui envoie une aigrette de diamans magnifique. Cela lui donne de l'humeur. A ces réflexions il oppose les procédés de la Marquise , d'une femme jeune , aimable , pleine d'esprit & de raison , qu'il trahit , qu'il deshonore , & qui se permet à peine la plainte & le reproche ; ces idées l'agitent , l'inquiètent , le tourmentent , mais ne le changent pas ; elles ne servent qu'à donner plus de vivacité à son amour. Il est étonnant que les hommes ne tiennent jamais plus qu'aux attachemens qui les font rougir. Pour comble de disgrâce , il est arrêté en rentrant chez lui , & conduit en



prison pour la Lettre de change qu'il devoit acquitter ; il écrit à ses meilleurs amis ; il les presse de le tirer de ce mauvais pas. Ses meilleurs amis lui témoignent beaucoup de regrets & ne lui donnent aucun secours. Il mande à *Rosie* le malheur qui lui est arrivé ; elle fait répondre froidement qu'elle en est au désespoir. En effet l'accident est fâcheux , ajoute en souriant le Comte de *** . On rapporte au Chevalier le propos du Comte , avec le sourire ironique dont il étoit accompagné. Ce dernier coup l'accable. Insulté , trahi , privé de sa liberté , ce n'est plus ce Petit - Maître superbe qui avoit les charmes & les aîles de l'Amour ; c'est un homme courbé sous le poids des humiliations , & qui ne jouit pas même du droit consolant de se venger.

Son

Son aventure s'étoit répandue dans le monde. La Marquise avoit appris sa nouvelle passion , & l'accident qui en étoit la fuite. Dans le premier moment elle éclate en reproches , jure de ne le revoir jamais , puisqu'il lui a préféré une aussi indigne rivale ; il lui échappe tout ce que l'amour-propre irrité , tout ce que la jalousie peut inspirer à une femme outragée. Suis-je assez avilie , dit-elle , assez confondue ? Qui suis-je donc , puisque la plus méprisable des femmes l'emporte sur moi ! Qui suis-je , malheureuse ! Ah ! perfide ! ah ! cruel *Florincourt* ! Et je l'aime encore ! Moi t'aimer ! Aimer un traître qui me fait rougir ! Non.... Je renonce à toi. Va , languis dans les plus honteuses chaînes ; ne recueille dans tes amours que les fruits amers du repentir. Puisses-tu vivre dans la

honte & mourir dans les regrets ! Sexe de tyrans , hommes trompeurs & barbares , n'espérez plus me séduire ! Qu'avez-vous à prétendre , vous qui vous armez de notre faiblesse pour faire valoir l'orgueil de vos droits , qui nous parez de fleurs comme des victimes qu'on doit immoler , qui vous plaisez enfin à jeter le trouble & les alarmes dans des âmes faites pour le repos & l'amour ?

C'est ainsi qu'elle laisse échapper les premiers transports de son courroux ; mais bientôt sa générosité , sa douceur naturelle prennent le dessus ; elle s'attendrit par degrés sur le sort d'un malheureux qu'elle aime ; & , par une suite de son caractère , elle se fait une obligation de lui être utile. Elle sçavoit pour quelle somme *Floricult* étoit dans les fers. Il n'a-

voit jamais osé s'adresser à elle ; il l'avoit trop offensée. Elle se détermine à vendre des bijoux pour trois cens louis ; mais ne voulant pas que le Chevalier pût soupçonner la main qui brisoit ses liens , elle fait venir un vieux domestique qui vivoit de ses bienfaits & qui par de longs services avoit mérité sa confiance. Cet homme étoit absolument inconnu à *Florincourt*. Elle lui ordonne d'aller lui porter la somme , & lui recommande expressément de ne la point déceler. Quelle fut la surprise du Chevalier en recevant cet argent ! Il cherche à découvrir son Bienfaiteur. Il a beau presser celui qui est chargé du message , il ne peut tirer aucun éclaircissement. Enfin , ravi , enchanté , il envoie payer sa dette & sort. Que les passions sont tyranniques & aveugles ! Le premier pas qu'il fait est pour se rendre chez *Rosie*. Il en fut bien

puni. Sur le point d'entrer chez elle, il rencontre ce même Comte qui s'étoit si insolument applaudi de sa détention. Cet affront revit dans son cœur ; un mouvement de jalousie s'y joint. Il aborde le Comte, lui rappelle le propos qu'il a tenu, & lui en demande raison. Ils vont se battre. *Floricourt* est dangereusement blessé. Il sembloit que tout se réunît pour venger la Marquise des outrages du Chevalier. *Rofis* apprend ce malheur ; à peine en paroît-elle émue, & *M^e de Terville* n'est pas plutôt informée de cette nouvelle, qu'elle oublie ses ressentimens, & s'abandonne à la douleur la plus vive & la plus sincère.

Cependant *Floricourt* commence à se rétablir. Dès qu'il peut se livrer à ses sentimens, il s'étonne de renaître ; pour ainsi dire, avec

un cœur nouveau : le voile tombe ; le tourbillon qui l'enveloppoit se dissipe. Le feu d'un nouvel amour circule dans ses veines. Il voit *Rofis* comme un monstre qui mérite son indignation , *M^e de Terville* comme une Divinité digne de ses hommages ; elle est l'objet de toutes ses pensées ; il ne parle que pour prononcer son nom. Mais quel est son désespoir de ne pouvoir aller se jeter à ses pieds ! La porte de la Marquise lui est interdite. Il écrit cent lettres qui lui sont renvoyées , sans être décachetées. La Marquise l'aimoit encore ; & c'est parce qu'elle l'aimoit , qu'elle ne vouloit , ni le voir , ni entendre parler de lui. Qu'on juge de la situation de *Floricourt* ; il n'en est point de plus cruelle ; il joint à l'amour le plus vif le remords de la plus affreuse perfidie. Il adore une femme charmante , à qui il a donné le

droit de le haïr. Accablé de honte , dévoré de regrets , il est malheureux par tout ce qui devroit faire son bonheur. Il songe aux trois cens louis qu'il a reçus dans la prison. Une voix secrete lui dit qu'il doit ce bienfait à M^e de Terville. Il voudroit en être fûr ; ce seroit un titre pour hazarder de nouvelles tentatives : il pourroit couvrir son amour du voile de la reconnoissance ; il ne seroit pas privé du moins du plaisir si pur de connoître , de chérir , d'adorer sa bienfaitrice. Il regarde son ingratitude involontaire comme un crime , & ne peut souffrir une incertitude aussi humiliante. Il n'est plus de plaisir pour lui. Paris n'est plus à ses yeux qu'une solitude immense , où il ne voit que M^e de Terville. S'il va aux Spectacles , c'est dans l'espérance de l'y appercevoir. Un jour qu'il alloit à l'Opéra , il reconnoît , sur le point

d'y entrer, celui qui, comme un Dieu tutélaire, lui étoit apparu dans sa prison ; il l'appelle, le fait monter dans son carrosse. Chez moi, dit-il au cocher. Il s'enferme avec cet homme qui ne peut rien comprendre à cette aventure, ni aux transports immodérés de *Floricourt*. Mon ami, rassurez-vous, lui dit-il ; nous voilà seuls ; il faut que vous me rendiez le plus grand des services ; je vous ai reconnu ; vous me reconnoissez sans doute. Vous vous ressouvenez des trois cens louis que j'ai reçus de vous ; qui vous les avoit donnés ? C'est un mystère qu'il faut m'éclaircir à l'instant. Je ne puis, lui répondit le vieux Domestique ; j'ai promis de ne rien dire ; vous ne voudriez pas, Monsieur, me faire manquer à mon devoir & à ma parole. Veux-tu me désespérer, reprend *Floricourt* ? Apprends que ma vie dépend de cet aveu.

Que crains-tu ? En te taisant , tu dérobes à l'Auteur d'une belle action la gloire qui doit lui en revenir , & à moi le plaisir inexprimable de la reconnoissance. Si tu parles , il n'y a rien que tu n'obtiennes de moi ; je te promets que ta fortune est faite. J'ai déjà des soupçons ; tu ne feras qu'éclaircir mes doutes. Non , Monsieur , répond-t-il au Chevalier , & vos offres sont une raison de plus pour que je me taise. *Floricourt* hors de lui-même , crut qu'il falloit l'intimider , puisqu'il n'avoit pû le corrompre. Tu parleras , dit-il avec fureur , ou je ne réponds point de mes transports. Apprends que ton silence me deshonore , que tu deviens le complice de ma honte ; je ne te donne plus qu'un moment ; parle ou tremble. Il étoit inébranlable. *Floricourt* ne se possède plus ; il tire son épée & le menace de l'en percer. Ce Bon-homme
que

que l'appas du gain n'avoit pû séduire , ne peut résister à la crainte ; il tombe presque sans connoissance , & avoue , d'une voix tremblante & entrecoupée , qu'il avoit reçu cet argent de *M^e de Terville* De *M^e de Terville* , s'écrie le Chevalier ? Qu'entends-je . . . C'en est assez . . . Ne crains rien . . . Je me charge de ton indiscretion. Prends toujours cet argent que je t'ordonne d'accepter , en attendant de nouveaux bienfaits. Je ne puis t'en dire davantage. Va Je ne me connois plus ; tu viens de me rendre le plus heureux des Hommes. Il vole aussitôt chez la Marquise. Il prie , il presse , il sollicite en vain ; la porte lui est refusée. Sa passion l'aveugle ; il s'oublie jusqu'à faire violence au Suisse ; il pénètre dans l'appartement de *M^e de Terville* , & se jette à ses genoux qu'il arrose de ses larmes. La Marquise inter-

dite , mais intérieurement flattée de cet emportement , voulut s'armer de rigueur. Floricourt mit tant de vérité , tant de chaleur dans les expressions de sa reconnoissance & de son amour , qu'elle consentit à lui pardonner , à condition qu'il lui donneroit le temps de l'éprouver. Sa conduite fut si sage , ses mœurs si honnêtes , ses regrets si soutenus , ses égards si multipliés , qu'il ne lui laissa plus le moindre nuage. Il créa pour elle , si je puis m'exprimer ainsi , un nouvel art de plaire , des attentions inconnues jusqu'alors. Il ne trouvoit pas de moyen plus sûr & plus flatteur de mériter son amour , que de se distinguer dans le monde. Chaque honneur qu'il obtenoit étoit un hommage pour la Marquise ; il avoit été un modèle de fatuité & d'extravagance ; il devint l'exemple des Amans délicats , & prouva qu'il n'y a point d'homme , quelqu'é-

HISTOIRE FRANÇOISE. 107

tourdi , quelque vicieux qu'il soit , qu'une femme aimable & sensible ne ramène , pourvu qu'il ait un cœur. *Floricourt* époufa M^e de *Terville* ; il y a deux ans qu'ils font unis ; leur amour & leur bonheur n'ont encore rien perdu de leur première vivacité.



**COLLECTION des Ouvrages en grand
papier enrichie d'Estampes en Taille-
douce, qui se vend chez SÉBASTIEN
JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie
Françoise.**

ZELIS au Bain, 3 l. par *M. de Pezay*, Capitaine
de Dragons.

LETTRE de Barnevelt à Truman son Ami, 1 l. 16 f.
par *M. Dorat*, ancien Mousquetaire.

LETTRE de Zéila à Valcour, 1 l. 16 f. *M. Dorat.*

LE Pot-pourri, *M. Dorat*, suivi d'une Epître à
mon Ami, 3 l. *M. de Pezay.*

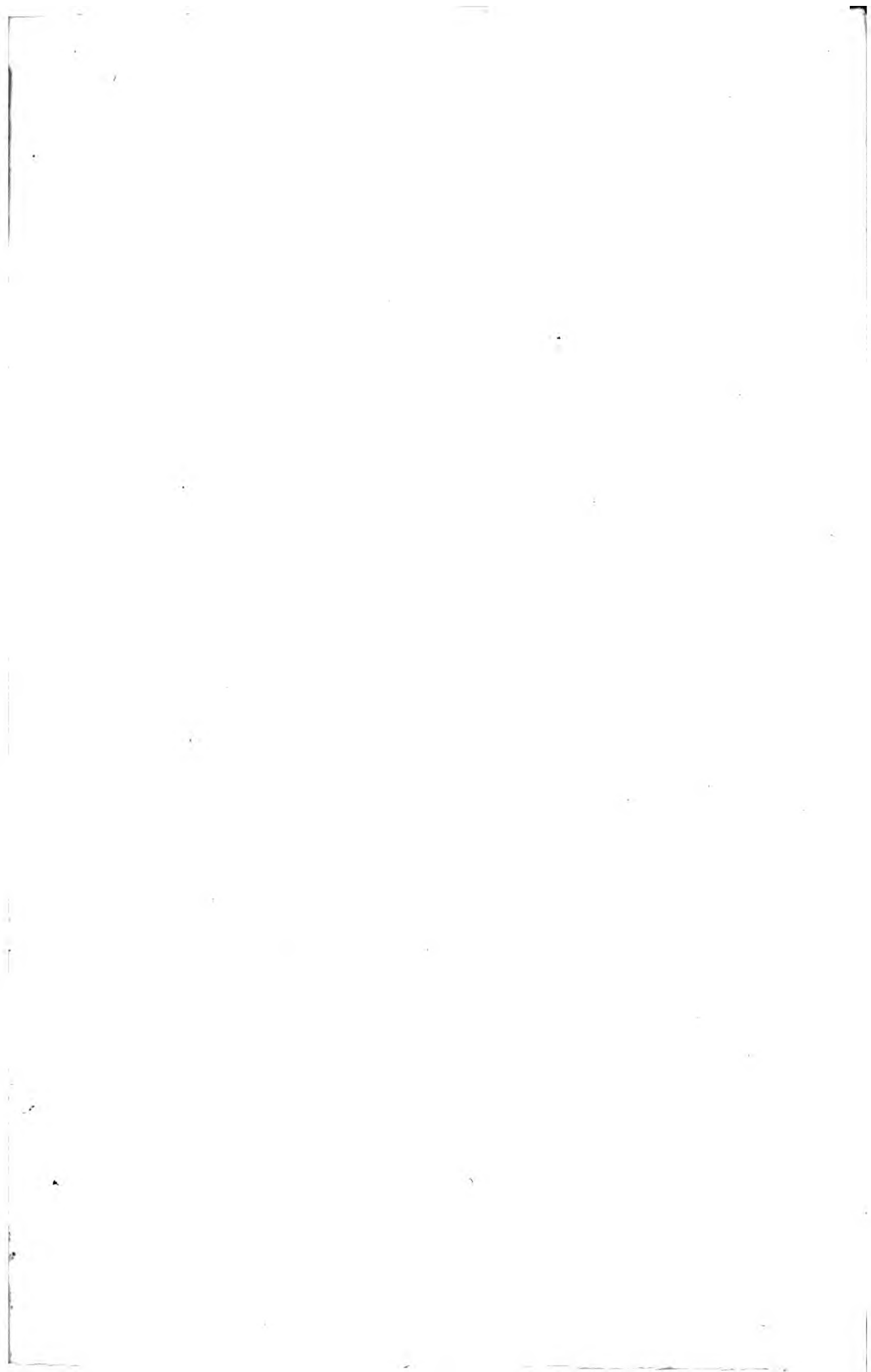
LETTRE d'Alcibiade à Glicère, suivie d'une
Lettre de Vénus à Paris, & d'une Epître à la Maîtresse
que j'aurai, 1 l. 16 f. *M. de Pezay.*

LETTRE du Comte de Comminges à sa mère,
suivie d'une Lettre de Philomèle à Progné, 3 l.
M. Dorat.

LETTRE de Caïn à Méhala. 1 l. 10 f.

LES Dévirgineteurs & Combabus, Contes en vers. 3 l.

L'HOPITAL des Fous. 1 l. 16 f.



J. Robertshaw

2. 1. 91

[ZAH]

